

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOGRAMMA

# UNIVERSEL

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable  
des toniques et des stimulants.



Ne constipant jamais

A MARIANI

Il est parfait, en vérité  
Ce vin qui vous rend la santé  
Et qui dissipe l'humeur noire.  
Il est de telle qualité  
Que du moment qu'on l'a goûté  
On voudrait tous les jours se croire  
Languisant et débilité,  
Pour avoir prétexte à le boire.

VICTORIEN SARDOU

DOSE:— Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux  
repas, pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal  
Seuls agents au Canada.

VOL. III - NO. 19

Samedi, le 23 Janv. 1897

## SOMMAIRE DES GRAVURES : LE TOMBEAU DE PASTEUR

BEAUX-ARTS -- Une paysanne de Toscane -- Le Guide, par Meissonnier.  
FRANCE PITTORESQUE -- L'église d'Issoire et le marche aux Echallas, en  
Auvergne.

## UNE FEMME BRULEE VIVE

Une evasion a la Guyane -- Camp des relegues, cultures penitentiaires, etc.  
ARMEE RUSSE -- Manœuvre d'hiver, Artillerie.

## NAUFRAGE D'UN TORPILLEUR

AU FONDE LA MER Remplouement d'un torpilleur.

## NOMBREUSES GRAVURES COMIQUES

ILLUSTRATIONS DE NAPOLEON, DU FEUILLETON, ETC.  
LE NUMERO : 5 CENTIMS

Bureau et Atelier de Photographure : 1560, rue Notre-Dame, Montreal.



**LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE**  
**COMMERCIALE**  
 1560 RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES  
 POUR  
 LIVRES, JOURNAUX,  
 POUR L'INDUSTRIE  
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,  
 CARTES, D'AFFAIRES, PROSPECTUS,  
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

**Le Cyclorama**  
**Universel**  
 JOURNAL HEBDOMADAIRE

**D'ILLUSTRATIONS**

ABONNEMENT : (UN AN, - \$2.50  
 SIX MOIS, \$1.25)

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes de plus de 1000 pages.

BUREAU ET ATELIER DE PHOTOGRAVURE :  
 1560, RUE NOTRE-DAME  
 MONTREAL

**PRIME No 5**

**UNE MONTRE EN NICKEL**

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

**CONDITIONS**

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

**REMARQUES**

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

**AVIS**

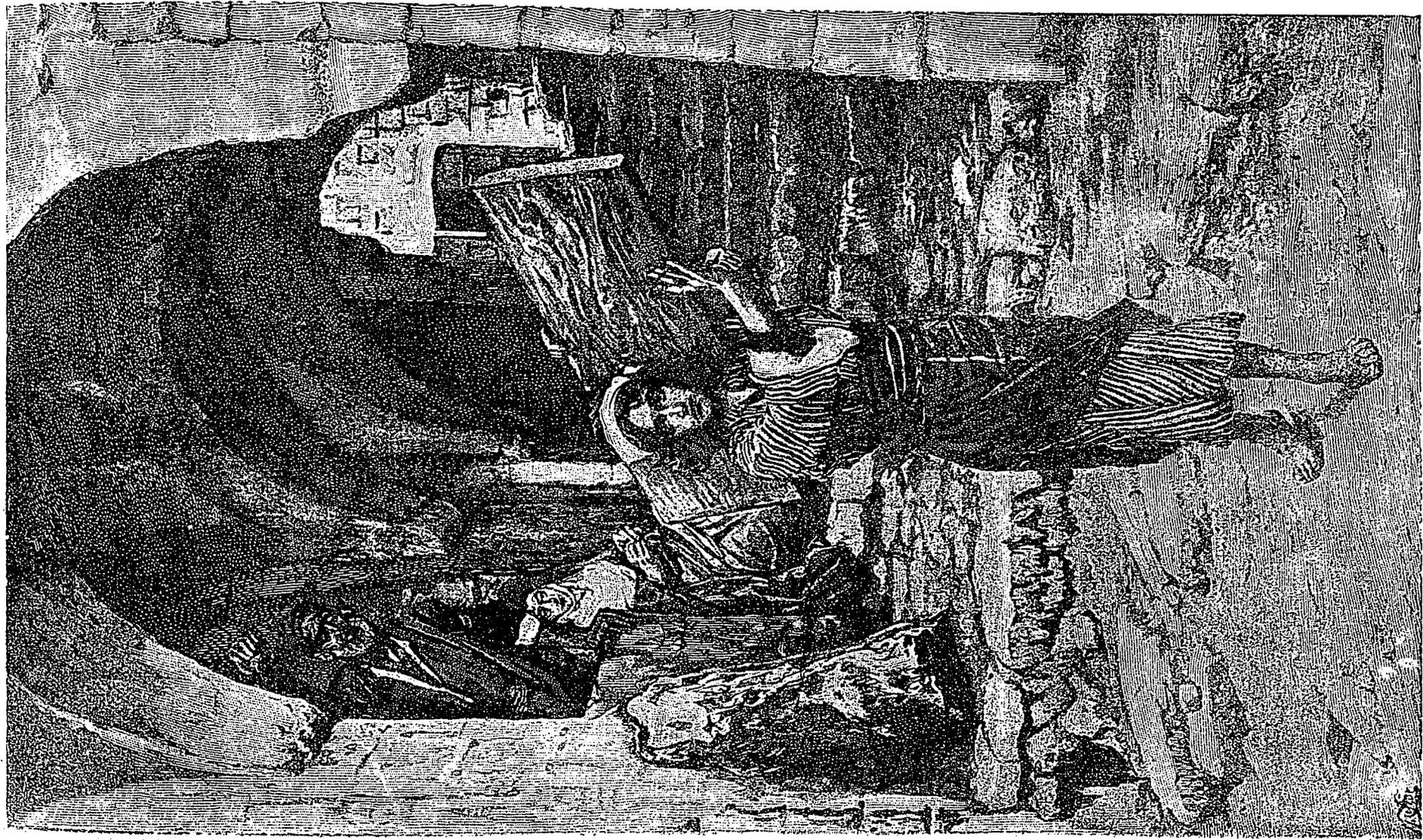
La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une centaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

**COUPON**

A DETACHER

**DU CYCLORAMA UNIVERSEL**

Pour les acheteurs au numéro.



Jésus travaillant avec Joseph — D'après le tableau de Jacques Tissot

## DANS UN PORT D'AFRIQUE



La giraffe en guise de grue à vapeur.

Deux vieux rapins devant la vitrine d'un changeur :

— Tiens, regarde, là, au second plan, une pièce d'or de Louis XVIII, ça devient rare.

— En principe, une pièce d'or est toujours rare, répond le camarade d'un air convaincu.

A la chasse, près de Tarascon.

— Comment, Tartarin, voici un perdreau qui était juste au bout de votre fusil ; vous tirez, et vous le manquez ? On n'est pas plus maladroit.

— Je vais vous dire ; au moment de le tirer, j'ai constaté qu'il n'était point assez tendre, et j'ai tiré, c'est vrai, mais j'ai fait dévier le coup exprès.

Une servante soigneuse.

— Voyez, Clarisse, comme les chaises sont couvertes de poussière !

— Oh ! ce n'est pas étonnant, Madame, personne ne s'est encore assis dessus aujourd'hui.

Réclame macabre, lue à la devanture d'un entrepreneur de pompes funèbres à Londres :

## FUNERAILLES AU RABAIS

A quoi bon vivre quand on peut se faire enterrer à si bon marché !

— Mon lieutenant, je voudrais bien avoir une permission de vingt-quatre heures ; ma mère est malade et...

L'officier furieux :

— Tous les mêmes, là : toujours une sœur, une tante ou une cousine à la dernière extrémité... Moi aussi, sapristi, j'ai une famille... et voilà douze ans qu'elle se porte bien !...

## A PROPOS DE FEMMES



— Je tiens à aller en société pour trouver une femme ; et toi ?

— Moi, c'est pour m'éloigner de ma femme.

Un borgne se présentait à l'Exposition de peinture, au Palais de l'Industrie, à Paris :

— Combien pour entrer ? demande-t-il au buraliste.

— C'est vingt sous.

— Eh bien ! en voilà dix, je n'ai qu'un œil.

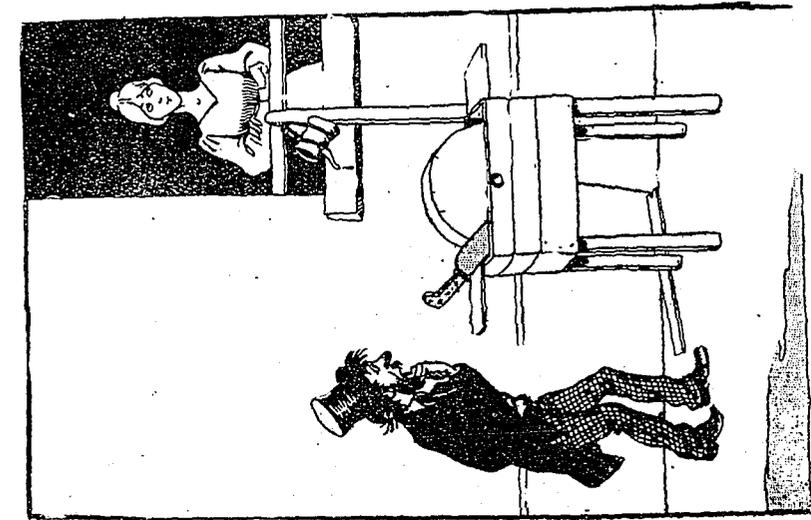
Vous réussirez

Vous guérez le rhume le plus opiniâtre en faisant usage du Baume rhumal. Il soulage immédiatement et guérit rapidement. Dans toutes les pharmacies.

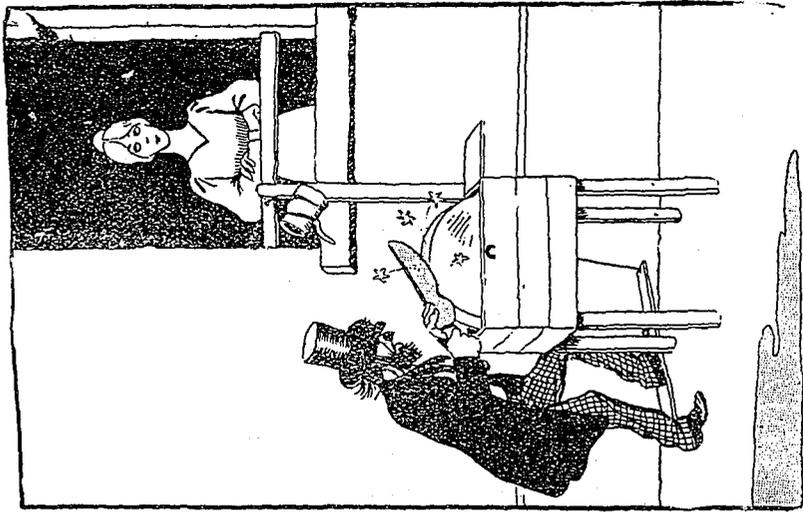


Une paysanne de la Toscane

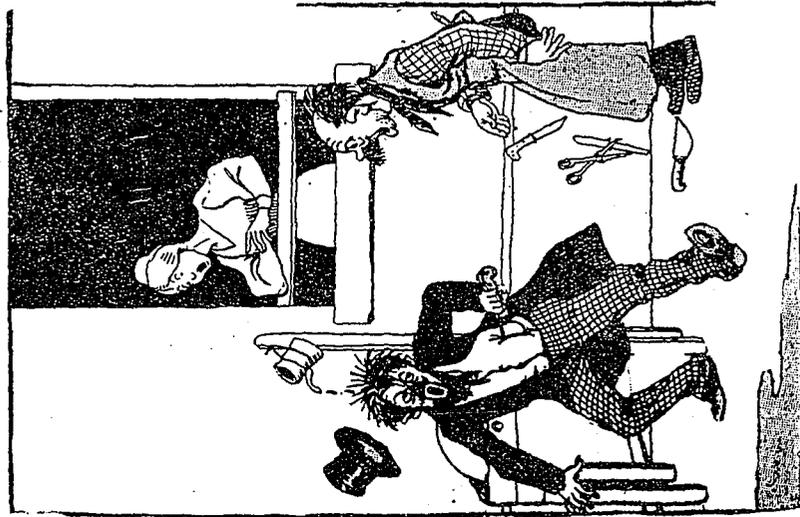
L'IVROGNE FACETIEUX



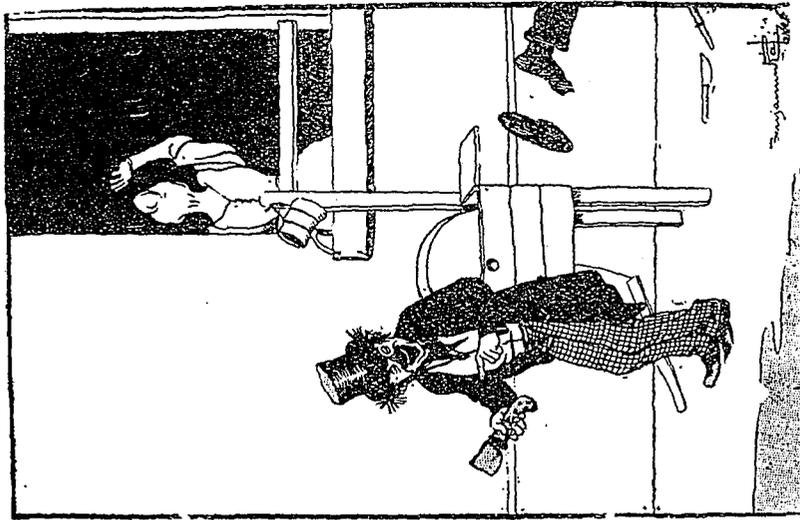
— Tiens, une meule à repasser



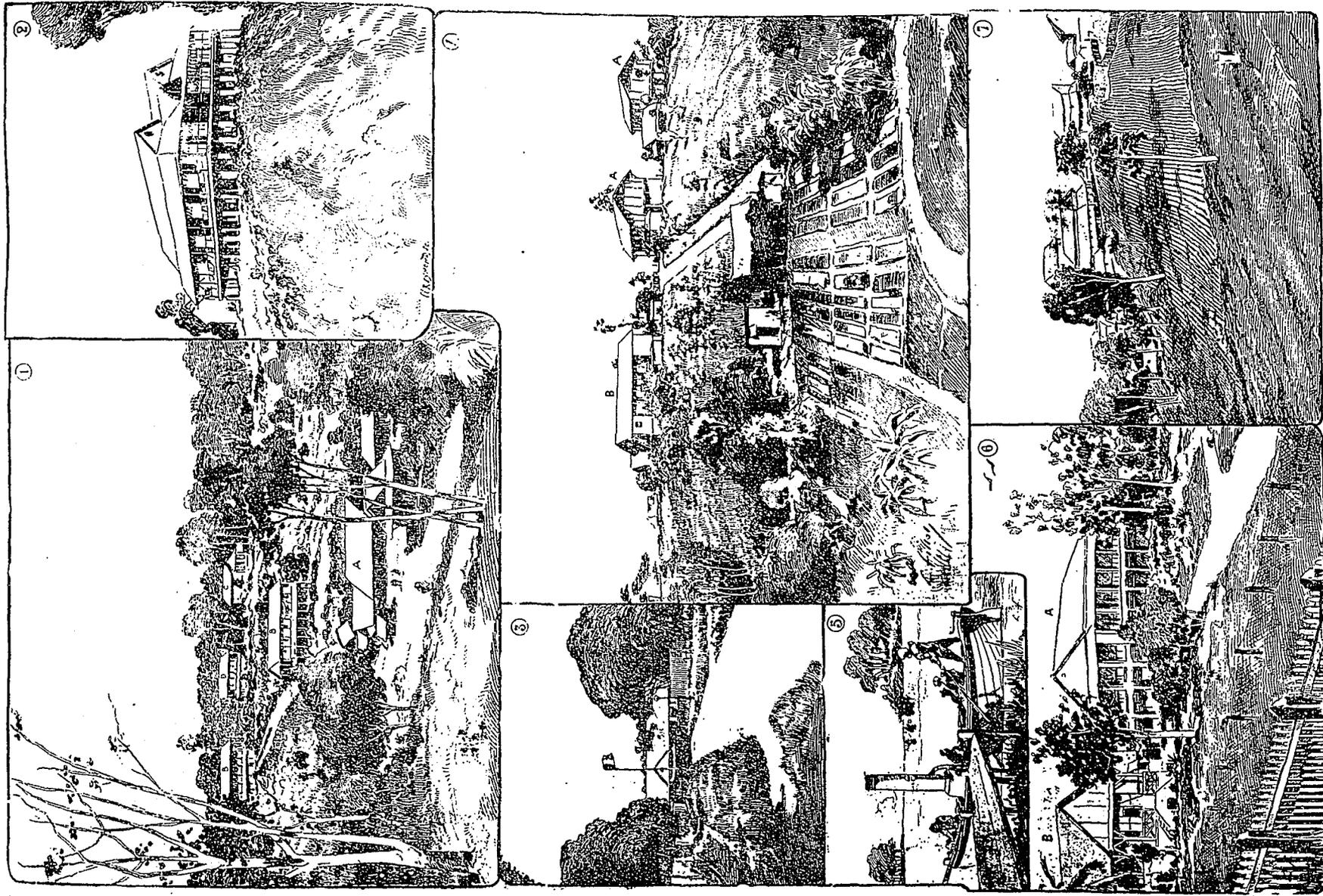
— Ça que ça use vite les couteaux c't' affaire-là



— Ah ! je me meurs !...

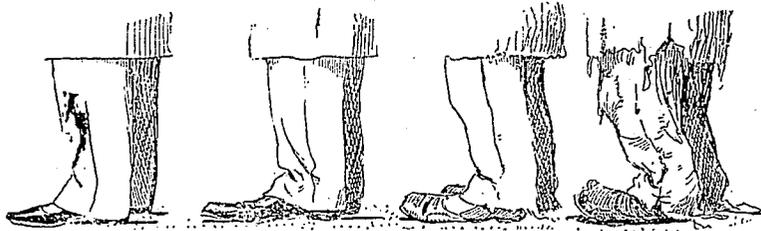


— Comme ça se sauve, hein !...



1. Camp des relégués et des surveillants. — 2. Caserne du nouveau camp. — 3. Chaloupe à vapeur sur le Maroni. — 4. Cultures pénitenciaires. — 5. Chaloupe à vapeur sur le Maroni. — 6. Hôtel du gouverneur et du directeur. — 7. Hôpital des relégués.

## L'HISTOIRE D'UN CANADIEN AU BRÉSIL



Septembre.

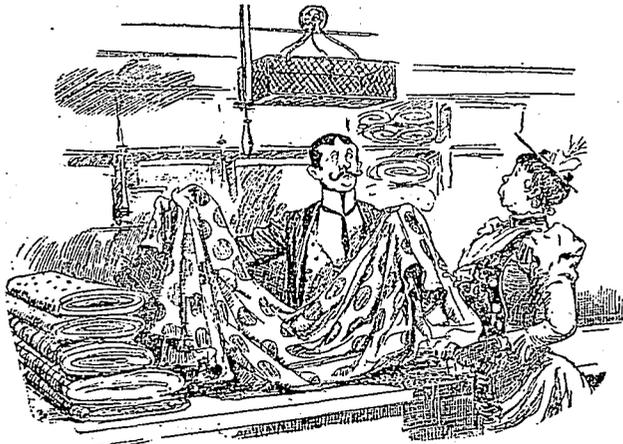
Octobre.

Novembre.

Décembre.

Esquissée d'après ses pieds

## PAS SUR LA ROUTE



Le commis — Vais-je vous l'envoyer porter, madame ?

Mad. Dindonneau (regardant le panier de la caisse)

— Non, je vais le prendre ; votre chemin de fer ne passe pas près de chez nous.

Le comptable de M. B..., riche financier, est accusé de vol et traduit en cour de police.

Le juge l'interroge :

— Prévenu, quelle est votre profession ?

— Homme de confiance !

Deux Normands étaient à table.

L'un, en dinant, trouva certaines asperges fort à son goût et pour empêcher l'autre d'en manger :

— Mon cher, lui dit-il, tu racontes telle chose d'une façon dont tout le monde ne tombe pas d'accord.

— Ah ! dit l'autre, c'est pourtant la vérité.

— Redis-là moi donc !

Notre homme se met à conter... et lui à manger les asperges.

Quand il n'y en eut plus :

— Mon cher, en voilà assez ; toutes les asperges sont mangées !

## Bon à savoir

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le **Baume rhumal** qui guérit tous ceux qui en font usage.

Deux fins buveurs sont à table. Le garçon de service apporte une fiole couverte de poussière et de toiles d'araignée. On déguste ce vieux vin en charchant son âge. La bouteille se vide.

— Cette fiole a au moins quinze ans, dit le premier.

— Ah ! dit l'autre avec un soupir, elle est bien petite pour son âge !

— Napoléon n'était qu'un imbécile !

— Oh ! oh !

— Pendant qu'il rédigeait le décret de Moscou, est-ce qu'il n'aurait pas pu fixer une limite à la hauteur des chapeaux au théâtre.

— La pluie est imminente, le ciel se couvre.

— En effet, le ciel se donne des airs de grand d'Espagne.

— Que voulez-vous dire ?

— Puisqu'il se couvre devant la reine !

## CET AGE EST SANS PITIE



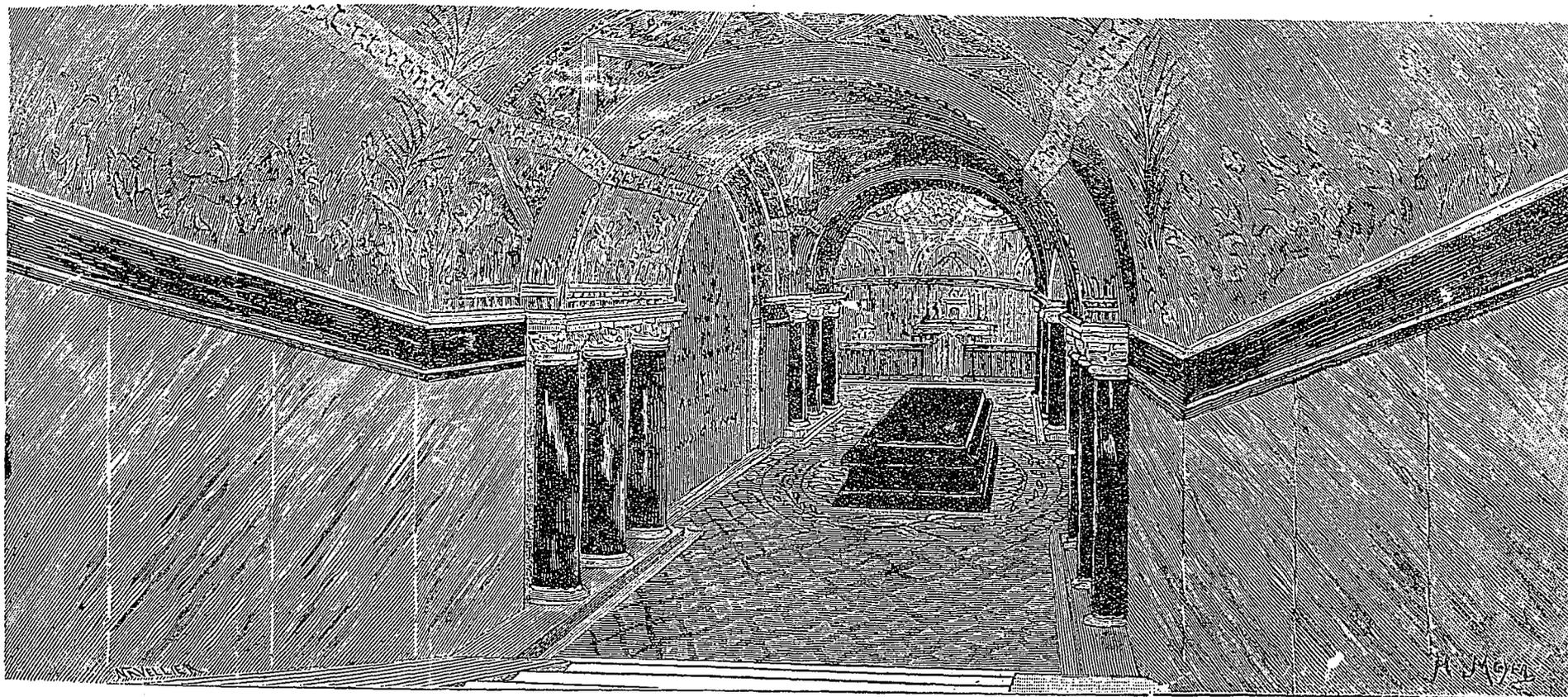
— Eh ! madame, levez-vous, vite, et sauve qui peut. Voici la police et c'est une piastre ou huit jours pour glisser dans la rue !...

## CHEZ LE FIGARO



— Votre moustache ne vient pas aussi bien que je m'attendais.

— C'est que voyez-vous, je ne puis m'empêcher de la mordiller, par en dedans !...



LE TOMBEAU DE PASTEUR A L'INSTITUT DE CE NOM

## LE TOMBEAU DE PASTEUR

Le cercueil de Pasteur vient d'être transféré des caveaux de Notre-Dame dans la crypte de l'institut qui porte le nom de l'illustre savant.

Cette crypte est superbement décorée et on y trouve, rappelée en lettres d'or sur le marbre, l'œuvre entière de Pasteur.

Dès l'entrée sous la voûte, cette belle pensée du maître a été gravée dans l'encadrement des palmes :

Heureux celui qui porte en soi un idéal  
Et qui lui obéit  
Idéal de l'art, idéal de la science  
Idéal de la patrie  
Idéal des vertus de l'Evangile

Puis, sous le premier arceau précédant la coupole et que supportent de chaque côté trois colonnes de porphyre à chapiteaux ioniques, ce sont des décorations consacrées au travaux de Pasteur. Dans un cartouche qu'encadrent des branches de houblon et des fleurs de pavot

ce sont des chiens furieux, montrant leurs crocs, prêts au combat. Sous le chef de voûte, on a reproduit le groupe placé à l'entrée de l'Institut Pasteur, et qui représente le berger Jupille luttant contre un chien enragé et l'étranglant de ses mains.

Le visiteur pénètre ensuite sous la coupole, formant dais au-dessus du sarcophage très simple, en porphyre du Suède, et portant à l'une et à l'autre extrémité cette seule inscription : " Louis Pasteur. "

Sur les surfaces murales, revêtues à droite et à gauche

Suite à la page 513



Passager — Hi ! conducteur, j'ai laissé un panier dans le char.

Conducteur — Trop tard, monsieur. On le laissera à l'autre station.

Le maître. — Où se trouve le pôle Nord ?

Legrand. — Sais pas, m'sieu.

Le maître. — Vous ne savez pas où le pôle Nord se trouve ? N'êtes-vous pas honteux de votre ignorance ?

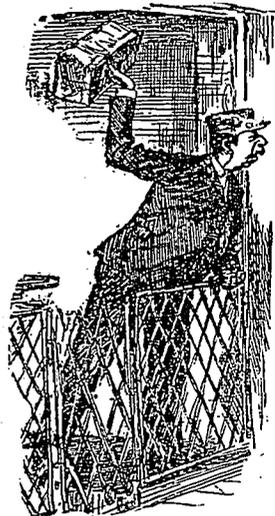
Legrand. — Mais, m'sieu, Nansen lui-même n'a pu le trouver.

Bonheur conjugal et maternel.

Madame Conseil. — Mon Dieu ! ma chère enfant, quelle mine désespérée vous avez ! Qu'y a-t-il donc ?

Madame Letrembleur. — Ce qu'il y a ! Il y en a assez je pense ; oui il y en a assez pour mener une femme au tombeau à force de chagrin. Quand Jean est endormi, il ronfle ; quand il ronfle, il éveille bébé. Quand bébé s'éveille, il crie. Quand il crie, il éveille Jean. Quand Jean est réveillé, il se met à jurer, et à eux deux, ils me font une vie comme personne ne pourrait la supporter.

Entendu dans un restaurant :  
Un bohème s'adressant au garçon :  
— Combien la portion de lapin ?  
Le garçon. — C'est dix sous !  
Le bohème. — Et la sauce ?  
Le garçon. — La sauce ne coûte rien.  
Le bohème. — Alors, donnez-moi un plat de sauce... j'ai apporté du pain.



Conducteur (station voisine) — Hi ! Gaspard, attrape le panier.

— Qu'est-ce que c'est.

### A L'EPREUVE



— Des oeufs, je crois.

### C'est merveilleux

Les affections de la gorge et des poumons sont toujours douloureuses. On s'affranchit de ses souffrances en prenant du Baume rhumal ; l'effet est merveilleux.

Beaucoup de gens s'imaginent être grimés sur l'épaule de la renommée, quand ils n'ont pas même atteint le genou.

### SANS VALEUR



— Ah ! voici M. Ramponneau. Savez-vous qu'on le dit hypothéqué jusqu'au cou ?...

— Vraiment ! Mais je ne comprends pas pourquoi on ne lui prêterait pas maintenant sur sa tête !...

Propos de belle-mère :

— C'est votre gendre, ce grand monsieur à favoris blancs qui traverse le salon ? Il est très-bien...

— Pas avec moi !...

La proéminence au bas du derrière de la tête indique l'amour filial, expliquait un savant. Maintenant vous observerez, continua-t-il, palpant la tête de l'enfant sur l'estrade, que cette proéminence chez le sujet est excessivement développée. Elle indique que cet enfant aime et révère ses parents à un degré extraordinaire. N'est-ce pas mon ami ?

— Non.

— Quoi ! Vous n'aimez pas vos parents ?

— Je chéris ma mère, reprit l'enfant. Mais je n'ai pas grand amour pour papa, cette bosse que vous palpez, c'est lui qui me l'a faite, l'autre soir, avec une baguette.

La première étape dans l'abaissement de l'homme une fois atteinte, les autres suivent d'elles-mêmes jusqu'à l'abêtissement.

de lambris de marbre clair, c'est la longue série des travaux du maître. Sur la plaque de gauche qu'encadrent des branches de mûrier sur lesquelles rampent des vers à soie et que surmonte un médaillon représentant un métier à tisser, on lit les dates suivantes : 1848, dissymétrie moléculaire ; 1857, fermentations ; 1862, générations dites spontanées ; 1863, études sur le vin ; 1865, maladies des vers à soie. Sur la plaque de droite, encadrée de branches de vigne et surmontée d'un médaillon où se trouve représenté un pressoir, ce sont ces autres dates : 1871, études sur la bière ; 1877, maladies virulentes ; 1880, virus vaccins ; 1885, prophylaxie de la rage.

Quant à la voûte même de la coupole, elle est décorée de quatre figures symboliques, aux ailes éployées, représentant la Foi, l'Espérance, la Charité et la Science.

Plus loin, trois motifs de décoration se rapportent aux travaux de Pasteur sur les maladies des animaux : à gauche, des coqs et des poules ; à droite, des moutons paissant ; au centre, des vaches au repos.

La cérémonie du transfert des cendres de l'illustre maître a été très-imposante. Des savants de toutes les nations y étaient représentés. Dans des discours éloquents, on a rendu un nouvel hommage, au nom du monde entier, à celui dont les découvertes ont rendu de si grands services à l'humanité, qui restera l'une des gloires les plus pures de la France et qui maintenant, dans le tombeau qu'on lui a élevé en cet Institut où il travailla si laborieusement, va reposer au milieu de ses amis, de ses disciples, des continuateurs de son œuvre.

Un de nos gros industriels blâme son fils, élève de l'École des Beaux-arts, d'avoir embrassé la carrière artistique.

— Mais, papa, la peinture, c'est si beau !  
— Mon fils, répliqua sentencieusement le commerçant, c'est une carrière où tu en verras de toutes les couleurs.

Un conte de fée :

BÉBÉ A SA MAMAN. — Petite mère, aimes-tu les histoires ?

MAMAN. — Oui, mon enfant.

BÉBÉ. — Veux-tu que je t'en raconte une ?

MAMAN. — Je veux bien !

BÉBÉ. — Est-ce que cela te fera plaisir ?

MAMAN. — Mais oui, mon chéri !

BÉBÉ. — Mais elle n'est pas longue !

MAMAN. — Ça ne fait rien, raconte toujours !

BÉBÉ. — Eh bien ! voilà : il y avait une fois... une carafe, et je viens de la casser !

— Eh bien ! vous avez trouvé un acquéreur pour votre villa ?

— Mon Dieu ! non, c'est très difficile : mais je suis décidé à n'y plus mettre les pieds, c'est très humide, et les médecins m'ont interdit d'y retourner.

— Vraiment ! Alors je vais y installer ma belle-mère ?

Au restaurant :

— Patron, vous avez augmenté le prix de cette liqueur et, cependant, les verres sont plus petits qu'autrefois.

Le patron, avec aplomb :

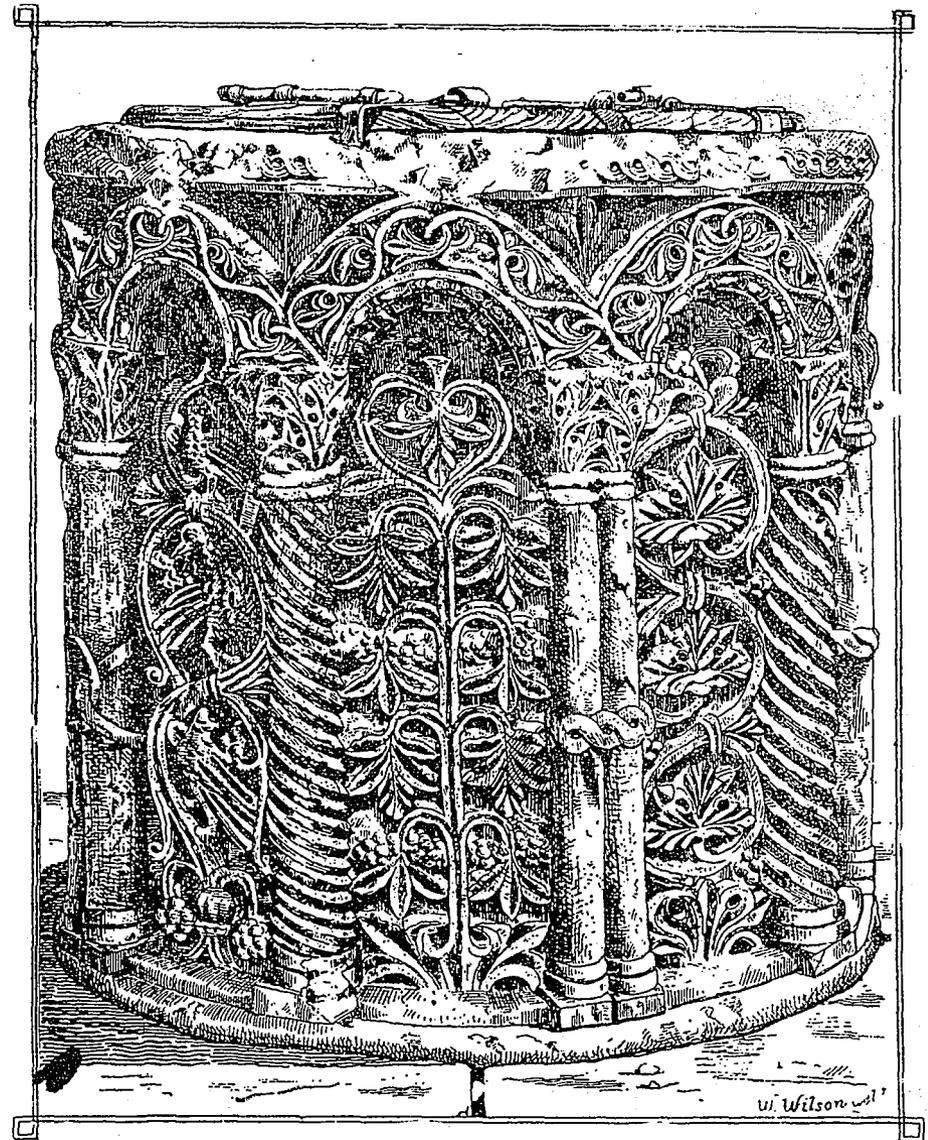
— Oui, mais la bouteille est plus grande.

On parlait devant la petite Hélène, jeune personne de huit ans, d'un explorateur parti à la découverte de pays inconnus.

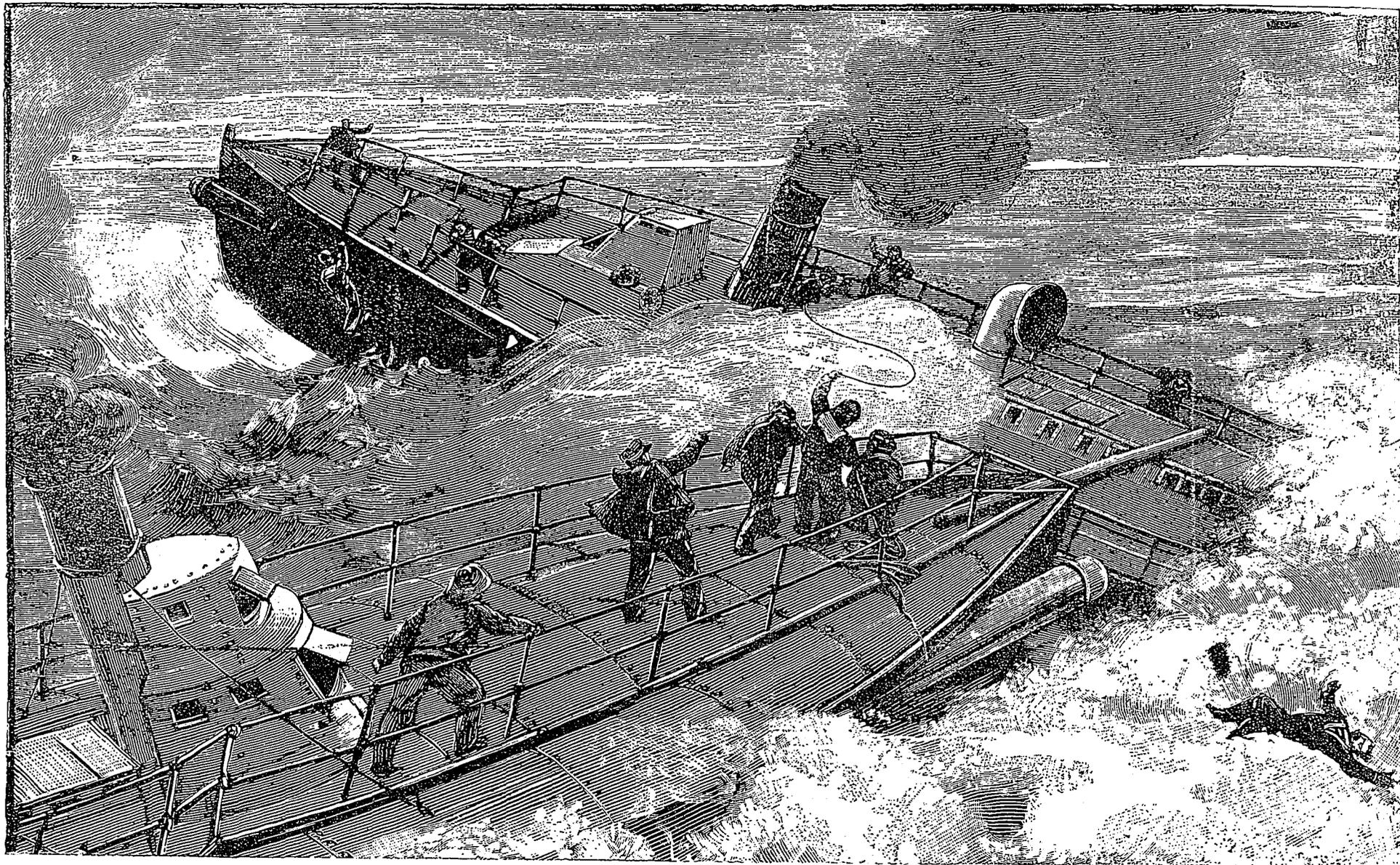
— Eh bien ! c'est du joli ! fit-elle.

— Comment ! mademoiselle lui dit son père, vous avez une opinion sur cette question ?

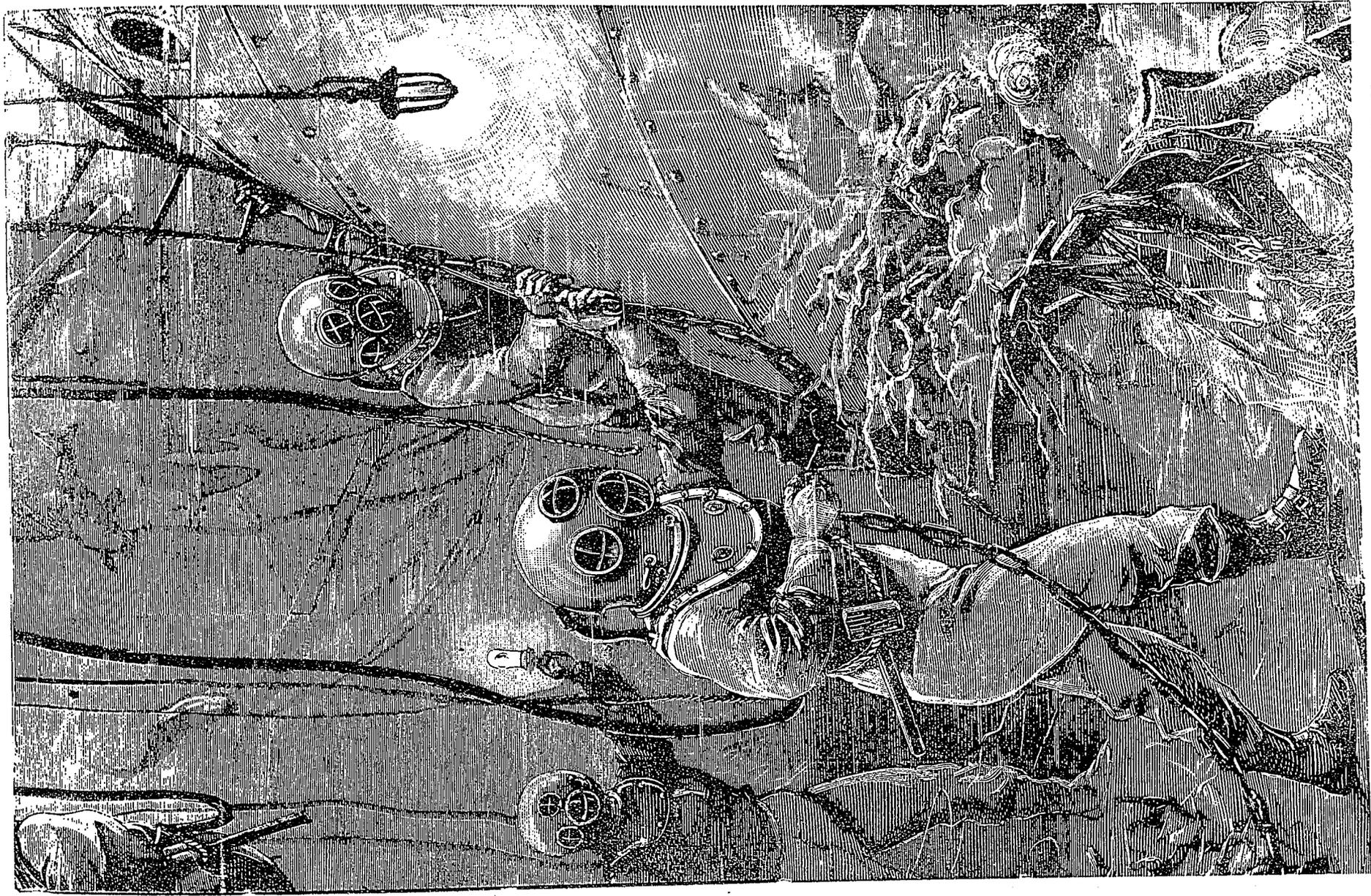
— Bien sûr, répliqua la fillette ; si ce monsieur découvre de nouveaux pays, ça augmentera la géographie que j'ai à apprendre, et il y en a pourtant assez !



CHEF-D'ŒUVRE DE L'ART INDUSTRIEL. — VENISE — Fontaine byzantine en fer forgé



COLLISION CAUSANT LE NAUFRAGE DU TORPILLEUR N° 83



© AU FOND DE LA MER.— Scaphandriers travaillant au renforcement du torpilleur No 83.

## UNE FEMME BRULÉE VIVE

C'est l'illustration d'un de ces tristes accidents, malheureusement trop nombreux, où la lampe à pétrole joue le mauvais tour à la victime. Une lampe avait été placée sur une corniche et, mal assujettie sans doute, s'est renversée en faisant explosion et en inondant de pétrole enflammé la femme Millie, qui a été brûlée vive, à Cincinnati, O.

## EVASION A LA GUYANE

(Voir illustration, page 509)

Le pénitencier de Saint-Laurent du Maroni, à la Guyane, ravitaille périodiquement le camp des Hattes, habité par certaines catégories de forçats, et situé de l'autre côté de la rivière, à deux heures et demie de navigation.

Dernièrement, une baleinière manœuvrée par quatre condamnés commandés par un surveillant, y vint pour ce service.

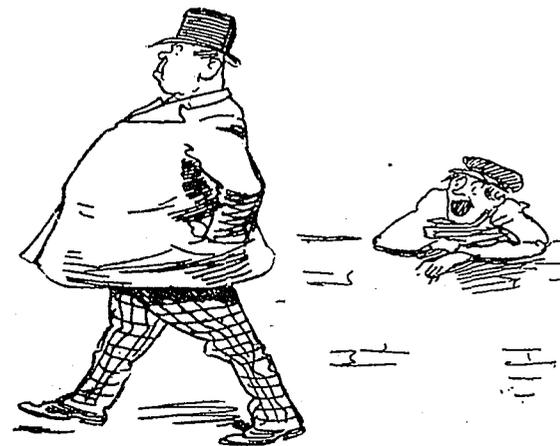
En débarquant le surveillant entama une conversation avec un de ses collègues et s'éloigna quelque peu de la plage.

Sans perdre de temps, les forçats qui depuis longtemps sans doute guettaient cette occasion, lancèrent à l'eau la baleinière, encore pleine des vivres qu'elle transportait, et s'enfuirent à force d'avirons vers le large, inutilement salués de coups de feu par les surveillants.

Le temps de télégraphier à Saint-Laurent, de mettre une chaloupe à vapeur sous pression, les fuyards prirent de l'avance. Et, pour comble de malheur, une avarie de machine arrêta net la poursuite. Avant que la chaloupe eût été affrétée, les fuyards étaient hors de vue.



Elle était comme une torche vivante



— Hé! quelle tournure, s'écrie le gamin. Si j'avais besoin d'exercice, ça m'irait de prendre une après-midi pour me promener autour de lui.

## LE NAUFRAGE D'UN TORPILLEUR

(Voir illustration, page 514)

Au cours de manœuvres qu'exécutaient dans la baie de Douarnenez deux torpilleurs de la défense mobile de Brest, le No 61 et le No 83, le premier de ces bâtiments a abordé l'autre avec violence.

C'est par le travers du cap de la Chèvre que la collision s'est produite et le No 83 coula en quelques minutes.

## AU FOND DE LA MER

Notre gravure représente les scaphandriers (plongeurs) travaillant au renflouement du torpilleur No 83.

Au lendemain de ce sinistre, l'amiral Barrera, préfet maritime de Brest, avait envoyé des remorqueurs sur le lieu de la collision avec des scaphandriers pour rechercher la position exacte du torpilleur naufragé. Ils parvinrent à le retrouver.

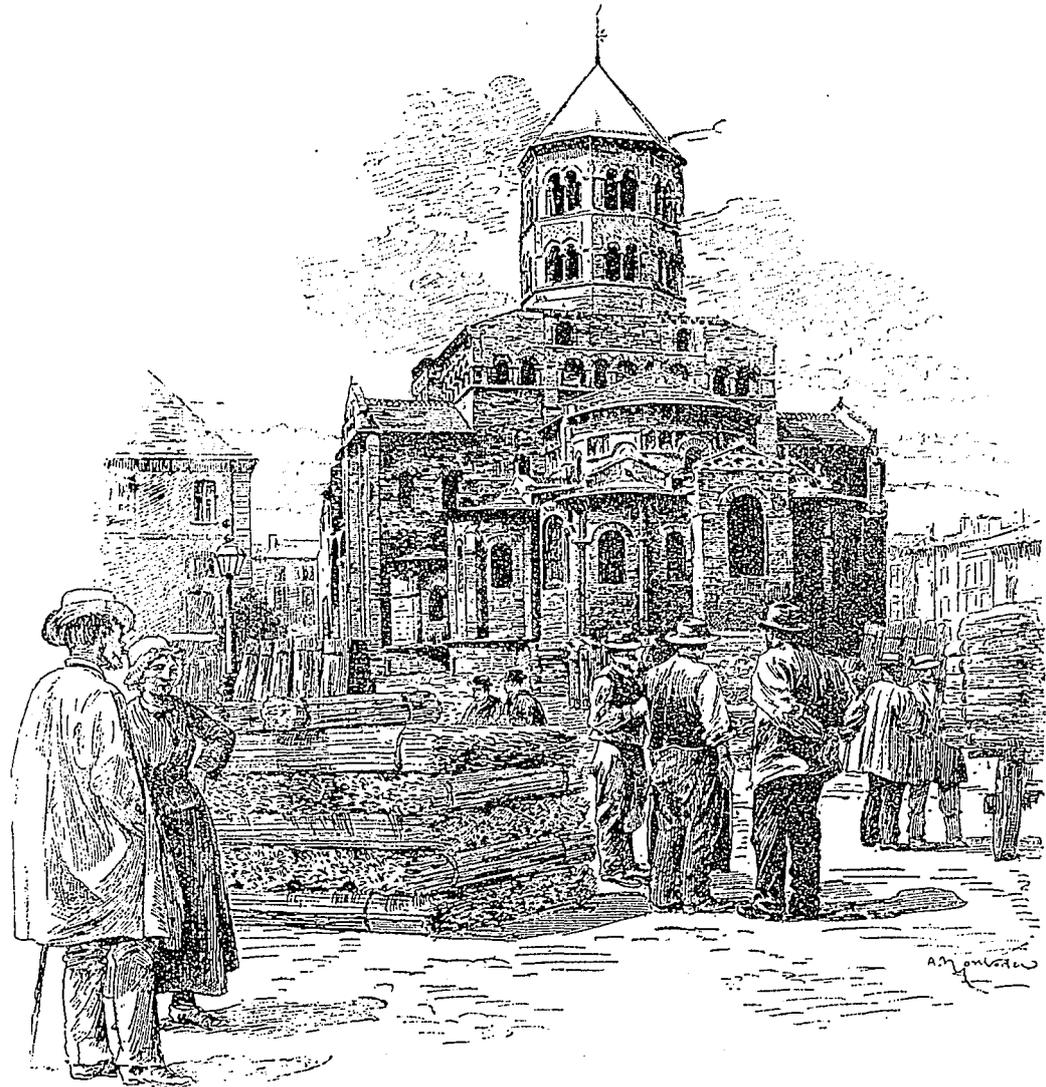
Le torpilleur No 83 reposait sur un fond de sable, au milieu de roches, à 36 verges de profondeur. Aussitôt, les scaphandriers descendirent sous les eaux, munis de lampes électriques, pour travailler au renflouement du navire.

Ils parvinrent à l'entourer de chaînes, et déjà on était parvenu à hisser le torpilleur, quand les chaînes se rompirent : le navire retomba au fond de la mer. Les scaphandriers n'en ont pas moins réussi à le tirer de là.



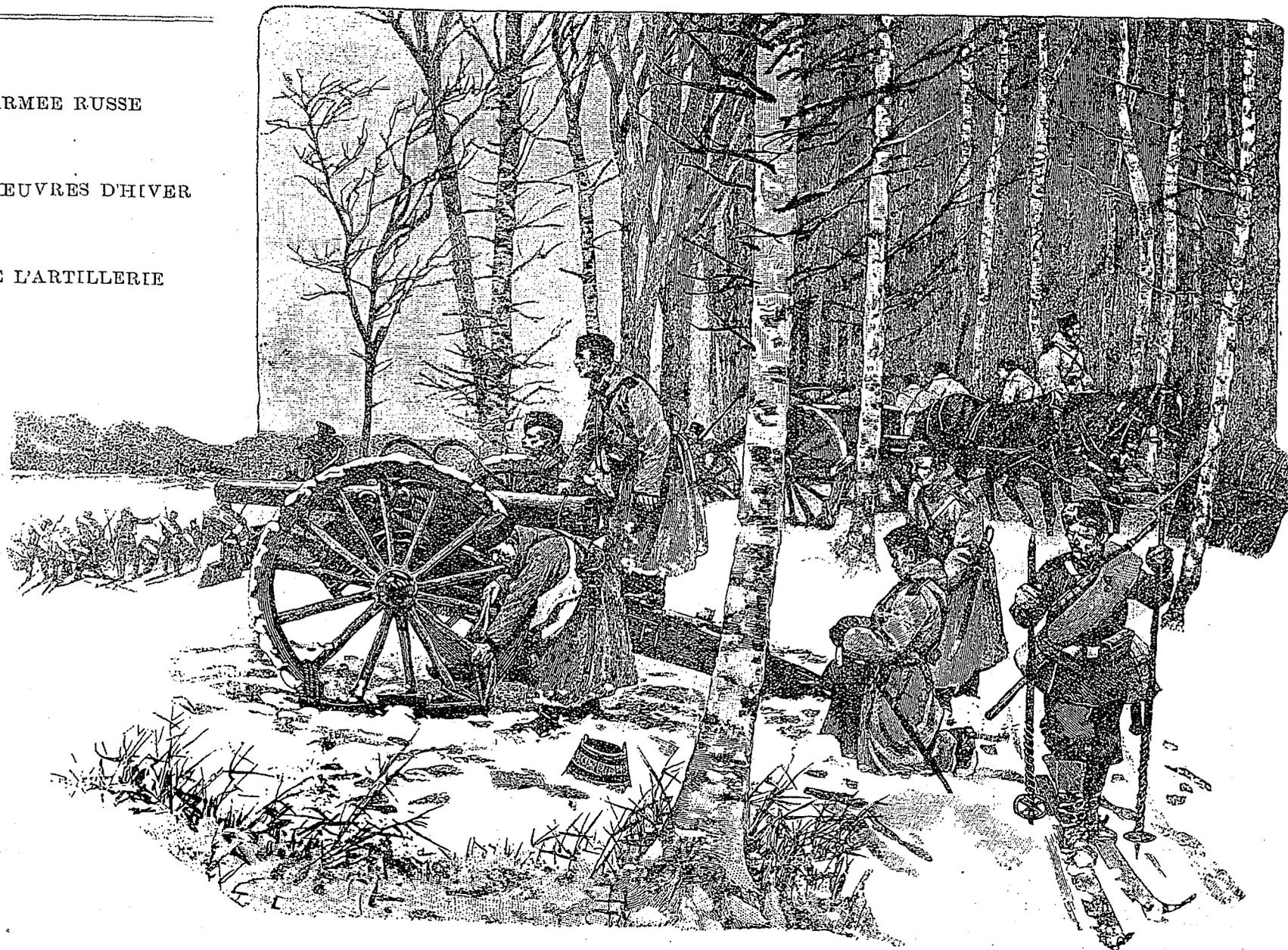
Petit Jean, au champion des hommes forts — Tiens, monsieur ; papa ne pouvait pas venir, et je vous apporte vos haltères de 200 lbs.

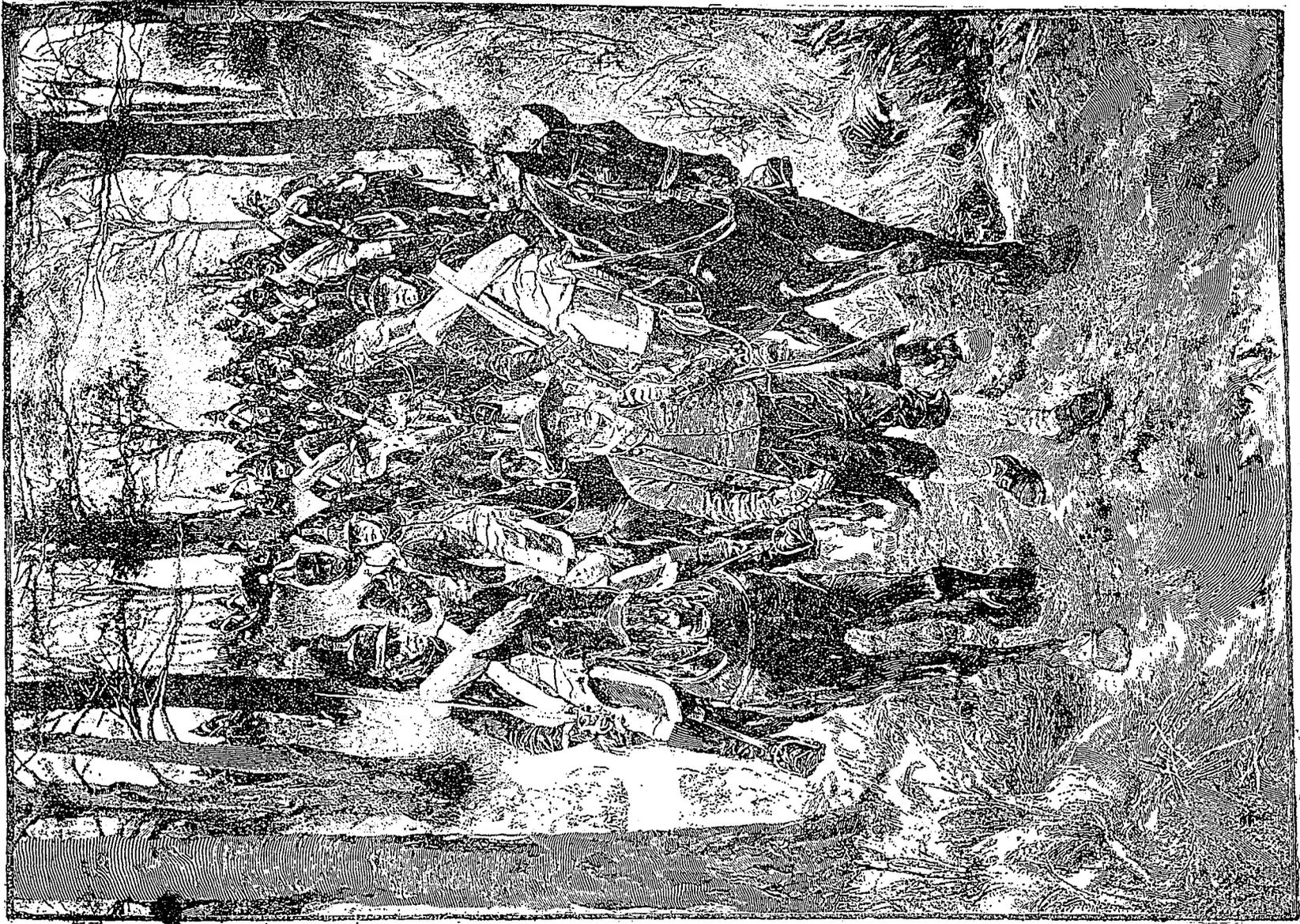
## LA FRANCE PITTORESQUE



AUVERGNE — L'église d'Issoire et le marché aux Echalas

ARMEE RUSSE  
MANŒUVRES D'HIVER  
DE L'ARTILLERIE





LE GUIDE — TABLEAU DE MEISSONNIER (Collection de la baronne Dumesnil).

# HISTOIRE POPULAIRE

DE

## NAPOLÉON 1<sup>ER</sup>

Racontée par un Vieux Soldat.

### CHAPITRE XXXVIII

1813



Napoléon en redingote de piqué blanc.

Ce jour même, le duc de Bassano répondit : L'Empereur, qui ne veut pas rendre son alliance onéreuse à ses amis, ne fait aucune difficulté d'y renoncer." Aussi, le 27, M. de Metternich, débarrassé du fardeau de l'alliance, accourut à Dresde. Le lendemain, ce ministre fut admis à remettre à l'empereur Napoléon une lettre de son souverain : cette audience devint une longue conférence consacrée à l'exposition des prétentions de l'Autriche : elle demandait la moitié de l'Italie, l'Illyrie, le retour du pape à Rome, la Pologne saxonne, l'abandon de la Hollande, celui de l'Espagne, la renonciation au protectorat de la Confédération du Rhin et à la médiation helvétique : "C'est le partage de l'empire français que vous voulez," dit Napoléon.

Impatient alors de tous ses griefs contre l'Autriche, il les récapitula avec chaleur ; puis, arrivant successivement aux engagements secrets de cette puissance avec l'Angleterre, la Russie et la Prusse, et hors d'état de conserver cette réserve que leur supériorité impose aux souverains : "Dites-moi, Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle promis pour me faire la guerre ?" Cependant cette apostrophe ne termina point la conférence, et en congédiant le ministre autrichien :



LES MARECHAUX DE L'EMPIRE — Davoust à Samanoath

"La cession de l'Illyrie," lui dit-il, "n'est pas mon dernier mot."

C'est sous ces fâcheux auspices que fut signée, le 30 juin, la convention relative à la médiation autrichienne. M. de Metternich repartit pour Gittschin avec le ressentiment de son injure. La convention signée ne ressemblait guère à celle que Napoléon avait proposée dans le but d'une paix générale.

C'était la paix du monde qu'il voulait soumettre à la

médiation de l'Autriche. Jamais, sans doute, arbitrage plus honorable n'avait été confié à aucune couronne ; mais le cabinet autrichien s'obstina à retrancher de cette proposition tout ce qu'elle contenait de généreux ; il n'y maintint que ce dont il avait besoin pour assurer le succès de ces projets hostiles contre la France.

Aux termes de la convention du 30 juin, les plénipotentiaires devaient se réunir à Prague le 5 juillet : en conséquence, l'armistice devait être prorogé jusqu'au 10

noît, et le cabinet de Vienne s'était réservé de faire agréer cet engagement par la Russie et la Prusse. Il ne se hâta point de remplir sa promesse, et ce fut le 12 juillet seulement que M. de Metternich informa le duc de Bassano de l'assentiment des cours de Pétersbourg et de Berlin. L'acte résultant de cet assentiment ne fut signé que le 26 juillet, à Neumarck, par les commissaires français et alliés.

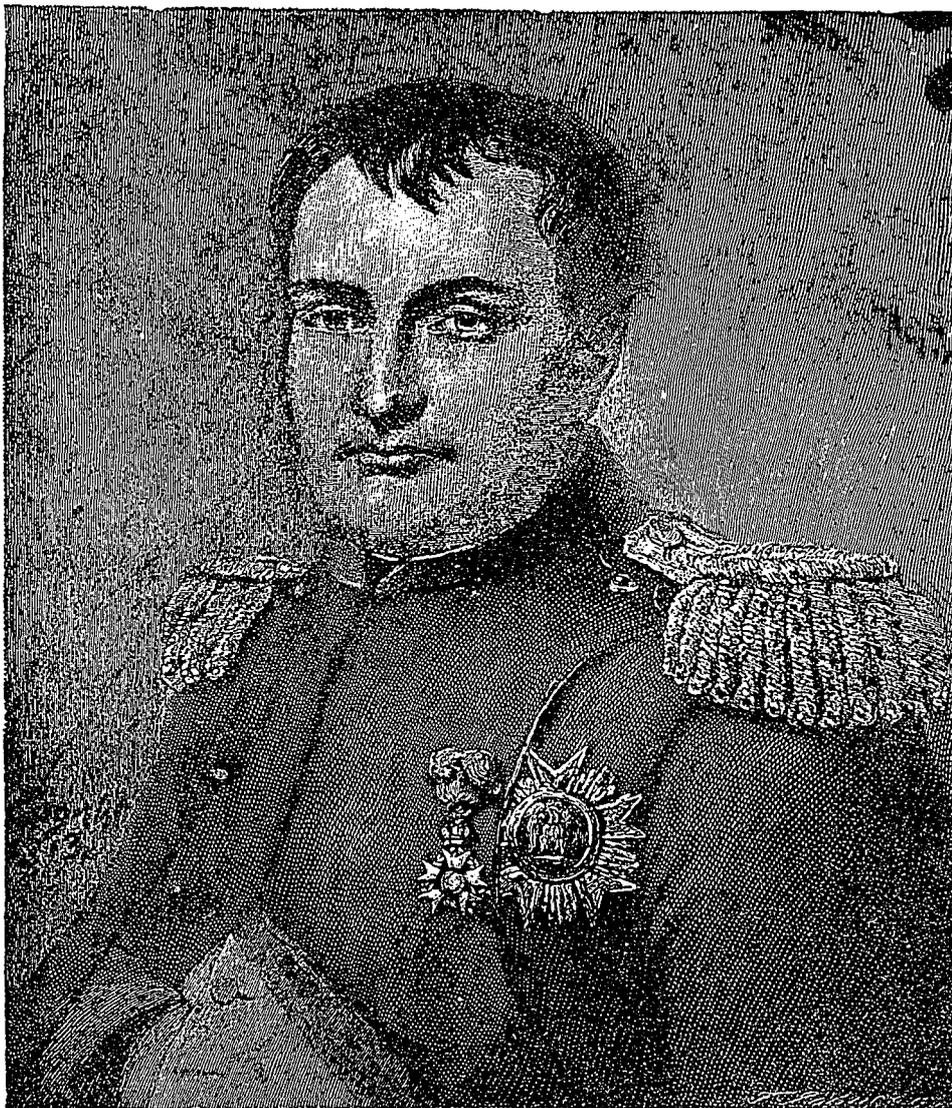
Ainsi Napoléon, en se résignant à la médiation de l'Autriche, venait d'éprouver de la part des alliés une opposition de vingt-six jours pour l'exécution de l'article le plus important du traité.

A Prague, le même système accueillit la négociation française. Napoléon dut regretter bien vivement encore de s'être engagé dans la carrière des négociations avec des puissances malveillantes et sans foi, quand il apprit que, non contente de s'être liée par des engagements, à Reichenbach, envers l'Angleterre et les alliés, l'Autriche, le 9 juillet, en avait contracté d'autres à Trachenberg, quartier général de l'empereur Alexandre.

Napoléon fut instruit de ce nouveau pacte, qui enchaînait tout à coup au serment de sa destruction la Prusse, la Suède, la Russie, et l'Autriche enfin, dix jours après l'avoir acceptée pour médiatrice. Il sentit alors, plus que jamais, qu'il devait aussi se préparer à la guerre, et que, ne pouvant augmenter son armée, il lui fallait chercher, plutôt dans son génie militaire que dans sa politique, les moyens de lutter contre les deux cent mille hommes de l'Autriche, les réserves russes et prussiennes, et l'armée suédoise, qui allaient doubler les forces dont il venait de triompher.

En considérant la défection de Bernadotte, en se rappelant la conduite du roi de Naples pendant la retraite de Russie, peut-être Napoléon aurait-il dû se défier de ce prince, qui, quoique sous le poids d'un accord secret avec l'Autriche, avait offert alors son épée à son beau-frère. Napoléon, qui le savait si brave, ne le croyait peut-être en ce moment pas moins fidèle, et le vit avec plaisir arriver pour prendre, comme Français, sa part de péril et de gloire dans nos derniers combats.

Pendant l'armistice et les longues délibérations qui en remplirent le cours, l'Empereur ne cessa pas un instant de suivre les relations du dehors, les affaires du dedans, et de régler avec une infatigable activité tout ce qui concernait l'armée : à en juger par les détails et l'ensemble de ce qu'il fit sous ce rapport, il semblait que ce fût un grand ministre de la guerre consacrant toutes



NAPOLÉON EN 1813



ses facultés à cette seule partie du gouvernement ; convois d'artillerie, troupes en marche, officiers en mission, police des cantonnements, travaux du génie, situation des arsenaux, armement, équipement des soldats, direction des renforts sur les divers corps qui les attendent, arrivée des munitions, transport des approvisionnements, rien n'échappe à ses regards, à sa vigilance, à son action.

Par lui, l'ordre règne au milieu de tant d'éléments de confusion : par lui, la Saxe est préservée des fléaux qui accompagnent ordinairement la présence des armées. En même temps les trésors qu'il a tirés de ses caves du pavillon Marsan acquittent tous les dépenses et alignent la solde. Ce sont les alliés vaincus à Austerlitz, à Léna, à Wagram, qui ont fourni eux-mêmes les précieuses réserves que Napoléon emploie aujourd'hui contre eux.

Dresde, protégé par les nombreux ouvrages qui s'élèvent, et asile du quartier général, où abondent une foule de militaires de tous rangs, offre tout à la fois l'aspect d'un camp et le mouvement d'une brillante capitale, où les préparatifs même de la guerre communiquent une nouvelle activité à toute la population. Au milieu d'elle, calme et agité, méditant, ordonnant et faisant exécuter, Napoléon veille en même temps sur l'Allemagne et sur la France, comme sur l'Italie et sur l'Espagne ; les nouvelles de ce dernier pays sont d'une nature fâcheuse.

Enhardi par nos revers, Wellington avait repris l'offensive le 28 mai, à la tête de soixante et dix mille hommes, et sa marche avait décidé Joseph à évacuer Madrid. L'armée française était parvenue à mettre l'Elbe entre elle et Wellington ; mais, lorsqu'on apprit que l'ennemi avait passé ce fleuve, l'alarme se répandit au quartier général du roi : un conseil de guerre fut tenu ; le maréchal Jourdan proposait de descendre l'Ebre et de se retirer sur Saragosse pour y rallier l'armée de Clausel et communiquer ainsi avec Saint-Sébastien, Bilbao, Pampelune, et avec le corps du général Foy.

C'était sur les hauteurs inexpugnables de Salinas et de Mont-Dragon qu'il voulait arrêter Wellington ; et par les mouvements simultanés de la retraite du maréchal Suchet, qui venait de sauver Tarragone et de forcer lord Murray à se rembarquer après un échec complet, la barrière des Pyrénées pouvait être fermée à l'invasion étrangère. Le conseil se rangea à l'avis du maréchal Jourdan ; mais Joseph, saisi mal à propos d'un rêve de gloire, voulut combattre, et l'ordre de la bataille fut donné pour le lendemain, 21 juin.

La bravoure française soutint jusqu'au dernier moment sa haute renommée ; nos soldats ne cédèrent qu'à

l'immense supériorité du nombre des ennemis : la bataille de Vittoria fut glorieuse pour nos armes, et la perte presque égale des deux côtés. Mais l'imprévoyance et l'inhabileté du chef, qui ne savait ni commander ni abdiquer le commandement, l'absence de toute précaution pour assurer la retraite, l'amoncellement des immenses bagages de cette royauté fugitive, changèrent un revers, facile à réparer peut être, en un désastre qui nous enlevait l'Espagne sans retour.

Cent cinquante pièces de canon, quatre cents caissons, tout le matériel de l'armée, ainsi que les bagages, furent la proie de l'ennemi. L'armée se précipita confusément sur la route de Tolosa, où l'illustre général Foy arrêta les vainqueurs, à la tête de seize mille hommes.

A la nouvelle de ce fatal événement, qui plaçait tout à coup la France entre deux invasions, Napoléon ordonna au maréchal Soult de voler défendre les barrières méridionales de la patrie : " Je vous ai nommé, disait l'ordre dicté par l'Empereur, mon lieutenant général commandant mes armées en Espagne et sur les Pyrénées."

Le 12 juillet, le maréchal était à Bayonne ; il organisa l'armée et la divisa en trois corps sous les ordres des généraux Reille, Drouet d'Erlon et Clausel ; cette armée s'élevait à soixante mille hommes. L'armée anglaise occupait la Basse-Navarre, et couvrait les sièges de Pampelune et de Saint-Sébastien ; mais lorsqu'il apprit l'arrivée du duc de Dalmatie, dont il connaissait l'habileté, Wellington reprit son système de circonspection accoutumée.

En Italie, la présence du vice-roi, qui formait trois corps d'armée sur l'Adige, le dévouement des Italiens, profondément convaincus que leur destinée repose tout entière sur le succès de Napoléon, inspirent de la sécurité. A Munich, un allié loyal et fidèle va porter son armée à quarante mille hommes. Ainsi donc, bientôt s'ouvrira une seconde campagne.

En Espagne, le maréchal Suchet doit hâter sa retraite vers les Pyrénées, et laisser quelques garnisons sur la route de Barcelone. Quant au maréchal Soult, il est chargé de commencer de vigoureuses opérations pour arrêter Wellington. Elles seront appuyées par trente mille hommes que l'Empereur a demandés aux départements du Midi.

Les garnisons assiégées reçoivent l'avis de la reprise

des hostilités, on leur fait espérer des secours. Napoléon visite en cinq jours les places de l'Elbe, ensuite il va reconnaître dans la Basse-Lusace les positions importantes de Luckau et de Luben.

(à suivre)



Retirez ce portrait ; c'est montrer trop tôt à mon fils un champ de bataille.

#### NOTA

Par une erreur de mise en page, la partie anecdotique de l'histoire de Napoléon, dans le fascicule de la semaine dernière, a été mal disposée. Les titres, dans les pages 496 et 497, doivent se lire dans l'ordre suivant :

*Une pluie mortelle. Quelle fatalité. Où y a-t-il des gens à talent. J'en ai vu bien d'autres. Ce sont autant d'espions.*

#### POINT DE TRAITÉ, MAIS DE LA MITRAILLE !

Avant de rien entreprendre de décisif contre l'Angleterre, l'Empereur assembla aux Tuileries un conseil privé auquel assistèrent les ministres, l'archi-chancelier, Talleyrand, le président du Sénat et quelques grands dignitaires de l'Empire. Après leur avoir exposé lui-même ce qu'il appelait son état de situation, il termine en disant :

— Je pose la question suivante : " Dans les circonstances où nous nous trouvons, me conseillez-vous de négocier pour la paix ou de faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre ? "

Comme personne ne se hâta de répondre, il demanda avec vivacité à l'archi-chancelier, assis près de lui :

— Voyons, Cambacérés, quelle est votre opinion ?

— La paix, Sire, la paix, parce que je crois...

— La paix ! la paix !... interrompit Napoléon sans lui donner le temps d'achever sa phrase. A vous entendre, il semblerait que vous ayez peur que je vous donne à commander le seul escadron de cuirassiers qui me reste encore. N'ayez pas cette crainte : je sais que vous n'êtes pas fort sur vos écriers.

Puis s'adressant à Talleyrand, placé à l'extrémité de la table, il lui demanda son opinion. Mais, soit que le prudent diplomate ne voulût pas la faire connaître à tout le monde, soit qu'il eût un autre motif, il fit une réponse évasive.

— Je ne comprends pas, dit l'Empereur.

— Eh bien ! Sire, répliqua Talleyrand, il faut négocier.

Alors, passant au duc de Feltre, l'Empereur lui demanda son opinion. Le ministre de la guerre parut réfléchir un moment, puis répondit d'une voix ferme :

— Sire, je regarderais Votre Majesté comme déshonorée, si elle consentait à l'abandon d'un seul village réuni à l'Empire Français par un sénatus-consulte.

— Voilà qui est clair ! s'écria Napoléon en lançant un coup d'œil sardonique à Talleyrand ; puis il reprit aussitôt en s'adressant à Clarke : Alors que faut-il faire ?

— Sire, armer toute la France.

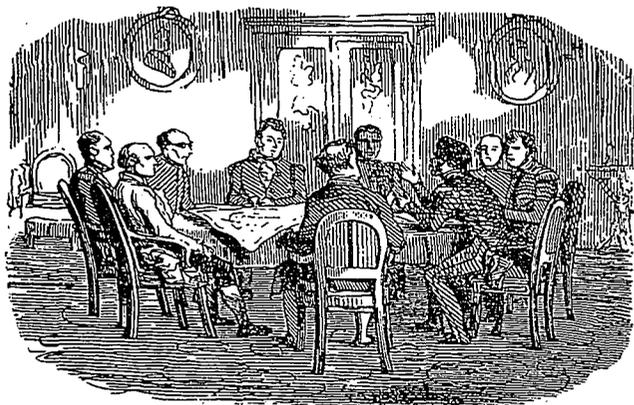
— A la bonne heure ? s'écria l'Empereur de nouveau en faisant un bond sur sa chaise ; ceci s'appelle parler ?

Cependant un membre du conseil se hasarda à prononcer le mot de traité...

— Point de traité ! reprit Napoléon d'une voix tonnante : mais de la mitraille !

Après de telles paroles, on pense bien, qu'aucun des assistants ne s'avisait d'être d'un sentiment opposé à celui qui paraissait le plus flatter le maître ; le conseil se retira. La volonté forte d'effacer les revers de la Russie par de nouvelles victoires fit employer à Napoléon ce qu'il appelait *les grands moyens*, en donnant à l'opinion publique une impulsion et un élan aussi rapides qu'in croyables.

Tout marcha de front. Il fit rentrer sous les drapeaux 180,000 hommes, créa une artillerie et un matériel immense, forma les gardes d'honneur, et termina toutes les grandes affaires qu'il avait commencées, entre autres celle du Concordat, qui lui tenait le plus au cœur.



Le congrès de Prague

#### VOICI NOTRE BATON DE PERROQUET POUR CETTE NUIT

Le moment décisif approchait ; le sort de l'Europe pouvait se décider dans une seule bataille. Napoléon allait avoir affaire à deux armées formidables, l'une russe, l'autre prussienne, qui toutes deux se croyaient sûres de la victoire, parce qu'elles avaient chacune leur souverain à leur tête.

Cet ennemi qui venait au devant de nous était de moitié plus fort en nombre ; il avait beaucoup d'anciens soldats et plus de six cents escadrons de cavalerie. Napoléon ne pouvait lui opposer que des bataillons de conscrits, tous fiers à la vérité, de remplacer de vieux

braves, et bien décidés à se faire tuer pour sa cause et pour celle de la patrie.

Notre cavalerie ne comptait pas dix escadrons ; mais en revanche, nous avions une artillerie formidable.

Napoléon partit de Saint-Cloud le 15 avril 1813 à deux heures du matin, le 16 à minuit il était à Mayence.

Le 29 avril on arriva, le soir, à Eskarisberg ; Napoléon se logea militairement dans une des maisons situées sur la grande place de ce bourg. Cette habitation n'avait qu'une seule chambre à chaque étage, après l'avoir visitée, il dit en souriant au prince de Neuchâtel :

—Voici notre bâton de perroquet pour cette nuit.

La suite de l'Empereur occupa les degrés de l'escalier, le rez-de-chaussée et les paliers. Le bataillon de la garde établit ses bivouacs et alluma ses feux sur la place même.

#### L'ENGAGEMENT DE POZERNA

Le 1er mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie, qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna.

Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées par Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie.

Aussitôt l'Empereur ordonne aux troupes d'enlever cette position : c'est la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres.

L'action s'engage ; de chaque côté on se bat avec acharnement égal ; mais dès le début, l'armée fait une perte cruelle : le maréchal Bessières est tué raide par un boulet.

A peine dix minutes se sont-elles écoulées que l'ennemi commence à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt les jeunes soldats de Souham s'emparent des hauteurs. La division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de *Vive l'Empereur !* La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Brenier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues, qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté.

Mais déjà l'ennemi est en pleine déroute et l'affaire est décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

#### A NOUS DEUX MAINTENANT

Au bruit du canon de Pozerna, le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite.

La division que le général Roguet ramenait à Napoléon se composait de troupes de la vieille garde qui avait fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée. La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris.



Au bivouac

Dès le même soir, les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier-général. La jeune garde dressa ses bivouacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit placer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient ce monument funèbre.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide-de-camp de service prévint Napoléon qu'un aide-de-camp du vice-roi venait d'arriver au quartier-général. C'était le comte de Cornaro. Il le trouva occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris.

Le baron Fain avait devant lui plusieurs portefeuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier sans l'avoir lu ; — puis, lorsqu'il eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide-de-camp du prince :

— A nous deux maintenant, et faites bien attention à ce que je vais vous dire, afin de le rapporter fidèlement à Eugène...

Alors Napoléon lui expliqua le plan de bataille qui devait avoir lieu quelques jours après, et il fit répéter au comte Cornaro tout ce qu'il venait de lui dire, en lui montrant sur une carte les localités qu'il avait indiquées.



Napoléon en redingote de velours vert,  
garnie en fourrure

#### NAPOLÉON AU TOMBEAU DE GUSTAVE-ADOLPHE

Quand il fut assuré que Cornaro l'avait bien compris, il lui recommanda de repartir sur-le-champ, et envoya chercher le prince de la Moskowa.

— Mon cher maréchal, lui dit-il en allant au-devant de lui, si toutes mes prévisions se réalisent, après-demain il y aura une bataille. Il nous faudra donner un terrible coup de collier ; je compte sur vous.

— Sire, répondit l'intrépide Ney, que Votre Majesté

me donne de ses jeunes soldats, je les mènerai où elle voudra. Nos vieilles moustaches en savent autant que nous ; elles jugent les difficultés et le terrain, tandis que ces conscrits ne regardent ni à droite ni à gauche, mais toujours devant eux ; c'est de la gloire qu'ils veulent.

— Eh bien ! mon cher, personne mieux que vous n'est à même de les satisfaire : vous les aurez tous. Je vous donne le commandement du troisième corps. Moi, j'en laisserai pas, nous combattrons ensemble ; vos dernières instructions vous seront expédiées demain ; allez prendre un peu de repos.



Napoléon en petite tenue d'empereur

Le maréchal s'éloigna. Il était trois heures. Napoléon, vêtu de sa petite redingote grise et accompagné seulement de son aide-de camp Drouot, sortit du quartier-général et se dirigea à pied vers le monument de Gustave-Adolphe.

Il était profondément triste ; la mort de Bessières, qu'il voulait encore cacher, le forçait pour ainsi dire, à refouler en lui-même des regrets qu'il eût sans doute voulu épancher dans le sein d'un ami ; mais pendant ce

trajet il garda le silence. Arrivés près des peupliers qui entouraient la tombe du héros mort jadis à Lutzen, il dit à Drouot :

— Général, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

Et, se faisant reconnaître des factionnaires qui déjà avaient crié : *Qui vive ?* il pénétra sous les arbres. Le calme de la nuit, le monument funèbre dont la lune éclairait la pierre qui le surmontait, l'ombre des sentinelles qui se projetait autour de lui comme de gigantesques fantômes, la gravité de sa position à la veille d'une bataille peut-être décisive, tout, dans ce lieu, donnait à ses pensées déjà si grandes une teinte majestueuse et solennelle.

Napoléon ne se laissait pas dominer facilement par les choses extérieures ; mais ici l'effet moral eut sa réaction, et il avoua plus tard que, durant cette espèce de pèlerinage, il avait éprouvé d'étranges impressions et comme une sorte de révélation de l'avenir.

Le jour commençait à poindre lorsqu'il rejoignit Drouot, auquel il dit seulement :

— Il est bon quelquefois de chercher à entr'ouvrir les tombes pour s'entretenir un peu avec les morts.

Puis ils regagnèrent en silence le quartier-général.

#### LES VIEUX GROGNARDS

En traversant le bivouac des grenadiers de la vieille garde, un d'eux voulut s'approcher pour remettre une pétition à l'Empereur ; mais un caporal l'en empêcha en lui disant d'un ton de reproche :

— Laisse-le-donc, tu vois bien qu'il revient de faire sa prière.

— Sa prière ! exclama le grognard avec une sorte d'incrédulité dérisoire : *Plus souvent !* il vient de voir les postes avancés.

A ces mots, le caporal reprit avec vivacité :

— Je te dis que le Petit-Caporal vient d'exécuter sa prière, à l'intention du maréchal Bessières, qui est mort *incognito*.

Puis, lui montrant Napoléon, il ajouta d'un ton attendri :

— Regarde comme il a l'air triste... Pauvre *Petit-Caporal*, va !... Il a perdu un ancien camarade de chambre... Je suis sûr qu'il vient d'aller demander à ce bon Dieu de pierre qui est là-bas sous les arbres, son admission définitive dans le paradis des braves.

— Il en a le droit, dit l'autre grognard en faisant un geste d'assentiment.

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

V

RELATION DE WALTER HARTRIGHT

(suite)

La voix qui priaït pour moi faiblit par degrés et sembla s'éteindre, — puis, s'élevant tout à coup, avec l'accent de la terreur, avec l'accent du désespoir, elle me conjura de m'éloigner.

Mais la femme voilée avait pris possession de moi, corps et âme. Elle s'arrêta de l'autre côté du tombeau. Nous étions face à face, la pierre funéraire entre nous. Elle était du côté du piédestal où l'inscription avait été gravée. Sa robe touchait aux lettres noires.

La voix, cependant, se rapprochait et s'élevait toujours, de plus en plus passionnée : — Cachez votre visage ! disait-elle. Et vous, vous, ne la regardez pas !... Oh ! pour Dieu ! épargnez-le !...

La femme leva son voile.

“Consacrée à la mémoire de Laura, lady Glyde !...”

Laura, lady Glyde, debout à côté de l'inscription funèbre, me regardait par-dessus la tombe.

LA SECONDE ÉPOQUE DU RÉCIT FINIT ICI.

## TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

I

Je rouvre le livre à une page nouvelle. Je fais franchir à mon récit tout l'espace d'une semaine.

Je dois laisser dans l'oubli l'histoire de ces huit jours que je néglige ainsi. Lorsque je veux y penser, mon cœur faiblit, mon intelligence sombre dans une obscurité où je ne distingue plus rien. Cela ne saurait être, si le fil qui nous permet de suivre un à un, dans tous ses détours, ce récit ambigu, doit rester d'un bout à l'autre emmêlé dans ma main.

Une vie tout à coup changée, — un but nouveau proposé à son activité ; ses espérances et ses craintes, ses luttes, ses sacrifices, ses intérêts, modifiés soudainement du tout au tout, et prenant une direction nouvelle, — voilà la perspective qui s'ouvre actuellement devant moi ; tel un vaste paysage se révèle brusquement aux regards, quand on arrive à la cime d'une montagne. J'ai abandonné mon récit à l'ombre de la paisible chapelle de Limmeridge ; je le reprends, une semaine plus tard, au milieu du tumulte et du mouvement d'une rue de Londres.

\* \*

La rue est dans un quartier populeux et pauvre. Le rez-de-chaussée d'une des maisons qui la bordent est occupé par le magasin d'un petit marchand de journaux ; le premier et le second étage forment deux logements meublés, de la plus humble catégorie.

J'ai pris, sous un nom d'emprunt, ces deux logements. J'habite à l'étage supérieur où j'ai une chambre pour travailler, une chambre pour dormir. Au-dessous de moi, sous le même nom d'emprunt ré-

sident deux femmes que j'ai présentées comme mes sœurs. Je gagne ma vie à dessiner et à graver sur bois pour les “magazines” à bon marché. Mes “sœurs” sont sensées me venir en aide en se chargeant, ça et là, de quelques travaux de couture.

Notre pauvre séjour, notre humble profession, notre parenté prétendue, notre nom d'emprunt, tout cela doit servir à nous tenir bien cachés dans cette forêt de maisons qu'on appelle Londres. Nous ne comptons plus parmi ceux de ses habitants dont la vie est au grand jour et connue de tous. Je suis un travailleur obscur auquel personne prend garde, sans patron, sans amis qui lui viennent en aide. Marian Halcombe n'est plus rien que ma sœur aînée, pourvoyant par le labeur de ses mains à nos nécessités domestiques.

Au point de vue d'au'rui, nous serions tous deux à la fois les dupes et les agents d'une imposture audacieuse. On nous croit les complices d'Anne Catherick, cette folle qui revendique le nom, la situation sociale et l'individualité vivante de lady Glyde, morte il y a quelques mois.

Telle est notre situation. Tel est le nouvel aspect sous lequel il faudra nous envisager désormais, dans ce récit, à mainte et mainte page de celles qu'on va lire.

Aux yeux de la raison et de la loi, selon la croyance de ses parents et de ses amis, de par toutes les formules qu'accepte la société civilisée, “Laura, lady Glyde”, git enterrée avec sa mère, dans le cimetière de Limmeridge. Retranchée vivante de la liste des vivants, la fille de Philip Fairlie, la femme de Percival Glyde pouvait bien encore exister pour sa sœur, pouvait bien encore exister pour moi ; mais, en dehors de nous et pour tout le reste du monde, elle était morte.

Morte pour son oncle qui l'avait reniée ; morte pour les domestiques du château, qui s'étaient refusés à la reconnaître ; morte pour les personnes investies de l'autorité légale qui avaient transmis sa for-

tune à son époux et à sa tante ; morte pour ma mère et ma sœur, qui me croyaient la dupe d'une aventurière et la victime d'une fraude ; morte de par la société, la morale et la loi.

Et, cependant, elle vit ! Elle vit, pauvre et cachée. Elle vit, ayant pour champion le pauvre professeur de dessin qui a pris à tâche de la replacer, un jour ou l'autre, au rang qu'elle occupait dans le monde des êtres vivants.

Au moment où sa figure me réparut pour la première fois, quelques soupçons, fondés sur ce que je savais de sa ressemblance avec Anne Catherick, vinrent-ils me traverser l'esprit ? Non, pas même l'ombre d'un soupçon, dès l'instant où elle eut levé son voile à côté de l'inscription qui attestait son trépas.

Avant que le soleil de cette journée se fût couché, avant que nous eussions perdu de vue, dans l'obscurité du soir, la résidence de famille qui lui fermait ses portes, les paroles d'adieu que j'avais prononcées naguère, lors de notre séparation à Limmeridge-House, nous nous les étions rappelées l'un et l'autre : répétées par moi, elle les avait reconnues. “Si jamais un temps venait, où tout le dévouement de mon cœur, de mon âme et de ma force, pouvait vous procurer un moment de bonheur ou vous épargner un moment de chagrin, vous appellerez-vous le pauvre maître de dessin qui vous a donné ses leçons ?”

Et Laura, qui maintenant se reappelait si peu les anxiétés et les terreurs d'une époque plus récente, gardait fidèlement mémoire de ces paroles ; en toute innocence, en toute confiance, elle reposait sa tête dévouée au malheur sur la poitrine de l'homme qui les avait prononcées. À ce moment-là même où elle m'appelait par mon nom, où elle me disait : — Walter, on a voulu tout me faire oublier, mais je me souviens de Marian, et je me souviens de “vous” !... à ce moment, dis-je, moi, qui lui avais déjà donné mon amour, je

lui donnai ma vie, remerciant Dieu qui m'avait mis à même, en me la conservant, de la consacrer à cette chère infortunée.

Oui, l'heure prévue était arrivée ! A travers des milliers de lieues, parmi des déserts et des forêts, où étaient tombés à côté de moi des compagnons bien autrement robustes ; nonobstant ces mortels périls auxquels, à trois reprises différentes, il m'avait fallu échapper, la main qui pousse les hommes sur la voie obscure de l'avenir m'avait conduit à cette heure prédestinée.

Maintenant que Laura était abandonnée et désavouée, rudement éprouvée et changée à faire pitié ; maintenant que sa beauté était flétrie et son intelligence altérée ; maintenant qu'on l'avait dépouillée de sa position dans le monde, de sa place parmi les créatures vivantes ; — maintenant, je pouvais, sans reproche et sans peur, mettre à ses pieds le dévouement que je lui avais promis, cet entier dévouement de mon cœur, de mon âme et de ma force.

En vertu de ses malheurs, en vertu de son isolement sans protection, elle m'appartenait, à la fin ! Je l'avais à soutenir, à défendre, à soigner, à guérir. Je l'avais à aimer, à respecter, comme à la fois son père et son frère. Je l'avais à venger au prix de tout danger et de tout sacrifice, — au prix d'une lutte désespérée contre l'ascendant et la puissance aristocratiques, fortifiés par le succès et armés de ruse ; au prix de ma réputation perdue, au prix de mes amis que j'abandonnais, au prix de ma vie que je livrais à tous les hasards.

## II

A présent, ma position est définie ; on connaît les mobiles de ma conduite. Il faut reprendre, dans l'ordre des faits, ce qui était arrivé à Marian, ce qui était arrivé à Laura. Je placerai ici le récit de l'une et de l'autre, non pas tel qu'il me fut fait par elles, avec de fréquentes in-



Tout ce que peuvent les mains d'une femme, les miennes le feront. (page 556)

terruptions, un désordre inévitable, mais dans les termes mêmes du simple et laconique extrait que je m'appliquai à rédiger, tant pour me guider moi-même que pour servir à éclairer l'homme de loi dont je prenais les conseils. Nous arriverons ainsi plus tôt, et d'une manière plus intelligible, à démêler le fil brouillé des événements.

L'histoire de Marian commence au point

où l'avait laissée le récit de la femme de charge de Blankwater-Park.

\* \* \*

Après que lady Glyde eut quitté la résidence de son mari, son départ et les circonstances dans lesquelles il avait eu lieu durent être, par la femme de charge, com-

muniés à miss Halcombe. Ce fut seulement quelques jours plus tard (et, en l'absence de tout "memorandum" écrit, mistress Michelson n'a jamais pu dire combien de jours) qu'une lettre, écrite par madame Fosco, vint annoncer la mort soudaine de lady Glyde dans la maison du comte. Cette lettre ne mentionnait aucune date, et laissait à la discrétion de

mistress Michelson ou de révéler immédiatement la fatale nouvelle à miss Halcombe, ou de différer cette démarche jusqu'à ce que la santé de la jeune malade fût plus solidement rétablie.

Après avoir consulté M. Dawson (qui, malade lui-même, n'avait pu reprendre immédiatement ses fonctions à Blackwater-Park), mistress Michelson, par le conseil et en présence du docteur, donna communication de ces tristes nouvelles, ou le jour même de l'arrivée de la lettre, ou le lendemain au plus tard. Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur la manière dont fut ressenti par miss Halcombe le trépas de sa soeur.

Il suffit au but qu'on se propose actuellement de dire qu'elle fut, pendant les trois semaines suivantes, hors d'état de se mettre en route. A l'expiration de ce délai, elle partit pour Londres, accompagnée par la femme de chambre. Là, elles se séparèrent, mistress Michelson ayant pris soin, auparavant, de laisser son adresse à miss Halcombe, pour le cas où elles auraient à communiquer l'une avec l'autre.

Après avoir quitté la femme de charge, miss Halcombe se rendit tout aussitôt dans les bureaux de MM. Gilmore et Kyrle pour consulter, en l'absence de M. Gilmore, le second de ces deux associés. Elle fit part à M. Kyrle d'une idée qu'elle n'avait encore voulu communiquer à personne, pas même à mistress Michelson, — savoir : les soupçons qu'elle avait conçus, d'après les circonstances dans lesquelles on affirmait qu'aurait eu lieu le décès de lady Glyde.

M. Kyrle, qui avait déjà donné plus d'une preuve de sa bonne volonté à servir miss Halcombe, se chargea sans retard de prendre tous les renseignements que lui permettait d'obtenir la nature délicate et dangereuse de l'investigation qui lui était proposée.

Pour épuiser avant de passer outre, cette portion du sujet on peut mentionner

ici que lorsque M. Kyrle se présenta, au nom de miss Halcombe, comme chargé de recueillir tous les détails relatifs au décès de lady Glyde qui n'étaient point encore parvenus à sa soeur, le comte Fosco lui offrit toutes les facilités imaginables. M. Kyrle fut mis en communication avec le médecin, M. Goodricke, et avec les deux domestiques de la maison.

N'ayant aucun moyen de préciser la date exacte à laquelle lady Glyde était partie de Blackwater-Park, les témoignages du docteur et des deux femmes, qui confirmait en tout point les constatations spontanées du comte et de la comtesse Fosco, produisirent dans l'esprit de M. Kyrle une conviction bien arrêtée. Il dut nécessairement supposer que la terrible angoisse, produite chez miss Halcombe par la perte de sa soeur, avait égaré son jugement de la manière la plus regrettable ; il lui écrivit, en conséquence, que les soupçons odieux auxquels, vis-à-vis de lui, elle avait fait allusion, étaient, à son sens, dénués de toute espèce de fondement.

Ce fut ainsi que commença et prit fin l'investigation conduite par l'associé de M. Gilmore.

Miss Halcombe sur ces entrefaites, était retournée à Limmeridge-House ; et là, elle avait rassemblé tous les renseignements additionnels qu'il lui fut possible d'obtenir.

M. Fairlie avait reçu de sa soeur, madame Fosco, la première nouvelle de la mort de leur nièce ; la lettre en question ne renfermait non plus aucun détail précis relativement aux dates. Il avait accédé à la proposition de sa soeur, que la défunte partageât avec sa mère le tombeau déjà occupé par celle-ci, dans le cimetière de Limmeridge.

Le comte Fosco avait escorté les restes mortels dans le Cumberland et assistait aux funérailles qui, le 30 juillet, avaient eu lieu à Limmeridge. Le convoi fut suivi, comme témoignage de respect, par

tous les habitants du village et des environs. Le lendemain, on avait gravé, sur un des côtés du monument élevé à la mémoire de mistress Fairlie, une inscription rédigée en projet, disait on, par la tante de la défunte, et soumise préalablement à l'approbation de M. Frédérick Fairlie.

Le jour même des funérailles, et pendant toute la journée qui les suivit, le comte Fosco avait reçu l'hospitalité à Limmeridge-House ; mais aucune entrevue n'avait eu lieu entre M. Fairlie et lui, d'après le désir manifesté par le premier de ces deux gentlemen. Ils ne communiquèrent donc que par lettres, et c'est ainsi que le comte Fosco avait porté à la connaissance de M. Fairlie les détails de la dernière maladie et de la mort de lady Glyde.

La lettre où ils étaient donnés n'ajoutait aucun nouveau fait aux faits déjà connus ; mais dans le "post-scriptum" de cette lettre était consigné un paragraphe très-remarquable. Ils concernait Anne Catherick.

La substance du paragraphe en question était à peu près comme suit :

Il informait d'abord M. Fairlie que Anne Catherick (sur laquelle miss Halcombe pourrait lui donner des renseignements complets quand elle serait rendue à Limmeridge) venait d'être dépitée et ressaisie dans les environs de Blackwater-Park, et qu'on l'avait, pour la seconde fois, commise aux soins du médecin de chez qui, naguère, elle s'était échappée.

Telle était la première partie du "post-scriptum." La seconde avertissait M. Fairlie que l'infirmité mentale d'Anne Catherick s'était aggravée par suite de la liberté entière qui lui avait été laissée pendant quelque temps ; et que sa haine, sa méfiance folle à l'égard de sir Percival Glyde, lesquelles jadis étaient un des traits les plus marqués de sa maladie, existaient encore, mais sous une forme nouvelle.

La dernière idée conçue par cette infortunée, relativement à sir Percival, était

celle de l'inquiéter et de lui nuire, — et, en même temps, elle croyait peut-être se relever par là aux yeux des autres malades et de leurs gardiens, — en se donnant pour la défunte femme du baronnet ; la conception de cet étrange plan s'étant offerte à elle, bien évidemment, à la suite de l'entrevue secrète qu'elle était parvenue à se procurer avec lady Glyde, et durant laquelle elle avait pu remarquer la ressemblance extraordinaire que le hasard avait mise entre elle et la défunte lady.

Il était improbable au plus haut point qu'elle réussit une seconde fois à s'échapper de l'hospice ; mais il se pouvait qu'elle trouvât le moyen d'assiéger de ses lettres les parents de lady Glyde ; et dans cette hypothèse, M. Fairlie, prévenu d'avance, saurait comment les recevoir.

Le "post-scriptum," rédigé en ces termes, fut montré à miss Halcombe dès son arrivée à Limmeridge. On la mit aussi en possession des vêtements que lady Glyde avait portés et du surplus des effets qui, en même temps qu'elle, étaient arrivés chez sa tante. Madame Fosco les avait soigneusement recueillis et envoyés dans le Cumberland.

Telle était la situation des affaires, lorsque, dans la première moitié de septembre, miss Halcombe revint à Limmeridge.

Peu de temps après, une rechute la confina chez elle, ses forces physiques, déjà fort diminuées, ne pouvant tenir contre l'affliction qui la torturait. Lorsqu'elle se rétablit, au bout d'un mois environ, ses soupçons subsistaient encore, inébranlables.

Dans l'intervalle, elle n'avait pas entendu parler de sir Percival Glyde ; en revanche, elle avait reçu de madame Fosco plusieurs lettres, où celle-ci s'enquerrait, dans les termes les plus affectueux, au nom du comte et au sien propre, de l'état de miss Halcombe. Au lieu de répondre à ces missives, miss Halcombe s'arrangea pour faire surveiller secrètement la maison de Saint-John's Wood, et les démarches de ceux qui habitaient cette maison.

On ne découvrit rien d'équivoque. D'autres investigations, également secrètes, qui furent ensuite organisées autour de mistress Rubelle, eurent le même résultat. Cette femme était arrivée à Londres, environ six mois auparavant, avec son mari. Il venait de Lyon, et avait pris à bail une maison, dans le voisinage de Leicester-Square, pour la meubler et y loger quelques-uns des étrangers que l'on comptait voir arriver en grand nombre dans la capitale anglaise, à l'occasion de l'Exhibition annoncée pour 1851.

Rien de défavorable au mari ou à la femme n'était connu dans le voisinage. Ils passaient pour des gens paisibles, et jusqu'alors avaient payé régulièrement tous leurs fournisseurs. On termina par des recherches relatives à sir Percival Glyde. Il était établi à Paris, et y menait une vie tranquille, dans un petit cercle d'amis, tant Anglais que Français.

Déçu de tous côtés, mais encore incapable d'en rester là, miss Halcombe résolut ensuite de visiter l'hospice dans lequel, en ce moment, elle croyait Anne Catherick confinée pour la seconde fois. Cette femme, jadis, lui avait inspiré une vive curiosité; et maintenant il existait un double intérêt, d'abord à s'assurer s'il était vrai qu'Anne Catherick essayât de se faire passer pour lady Glyde; et en second lieu (en supposant que cela fut vrai) à découvrir quels pouvaient être les motifs réels de cette pauvre fille pour essayer une pareille fraude.

Bien que la lettre du comte Fosco à M. Fairlie ne renfermât point l'adresse de l'hospice, cette importante omission ne créait aucun obstacle à miss Halcombe. En effet, lorsque M. Hartright avait, à Limmeridge, retrouvé Anne Catherick, celle-ci l'avait informé de l'endroit où était situé cet établissement; et miss Halcombe en avait pris note dans son "Journal", en même temps que des autres détails de l'entrevue, exactement

tels qu'elle avait pu les recueillir de la bouche de M. Hartright.

En conséquence, elle n'eut qu'à consulter ce document, où elle trouva l'adresse en question; puis, s'étant munie de l'épître du comte à M. Fairlie, comme d'une lettre de créance qui pouvait lui être utile, elle partit seule pour l'hospice, dans la journée du 14 octobre.

Elle passa à Londres la nuit suivante. Son intention avait été de coucher dans la maison qu'habitait l'ancienne gouvernante de lady Glyde; mais l'agitation qu'éprouvait mistress Vesey en revoyant la plus proche et la plus intime amie de sa défunte élève prit des proportions telles, que miss Halcombe mit un certain scrupule à lui infliger sa présence; elle alla donc s'établir dans une maison meublée du voisinage, au propriétaire de laquelle la recommanda expressément la sœur mariée de mistress Vesey.

Le jour suivant, elle se rendit à l'hospice, situé non loin de Londres et au nord de la métropole.

Le directeur de l'établissement la reçut sans aucun délai.

Tout d'abord, il semblait fort éloigné de la laisser communiquer avec la malade dont il avait charge. Mais quand elle lui montra le "post-scriptum" de la lettre du comte Fosco, — quand elle lui eut rappelé qu'elle était cette même "miss Halcombe" dont il y était question; de plus, proche parente de feu lady Glyde, et par conséquent portant un intérêt bien naturel, motivé par des raisons de famille, à s'assurer en quoi consistaient les aberrations d'Anne Catherick par rapport à sa défunte sœur, — le propriétaire de l'Asile modifia quelque peu sa première attitude, et finit par retirer ses objections.

Il comprenait probablement qu'un refus obstiné, dans de telles circonstances, non-seulement serait un acte discourtois en lui-même, mais impliquerait, en outre, qu'il se passait chez lui des choses de na-

ture à ne pas supporter le contrôle des honnêtes gens du dehors.

L'impression particulière de miss Halcombe fut que le propriétaire de l'hospice n'avait pas été mis au courant de leur "secret" par sir Percival et par le comte. Ceci semblait établi du moment où il l'autorisait à visiter la malade; et une autre preuve, non moins certaine, était la facilité avec laquelle il se laissait aller à des aveux qu'un complice ne se serait jamais permis.

Par exemple, dans le cours de la conversation préliminaire qui eut lieu entre eux, il informa miss Halcombe qu'Anne Catherick lui avait été ramenée, avec l'ordre d'incarcération et les certificats nécessaires, par le comte Fosco, le 27 du mois de juillet: à cette occasion, le comte avait aussi produit une lettre renfermant les explications et les instructions de sir Percival Glyde.

En recevant à nouveau son ancienne cliente, le propriétaire de l'hospice ne faisait aucune difficulté de reconnaître qu'il avait remarqué dans sa personne d'assez curieux changements. Pareilles altérations, sans nul doute avaient leurs précédents; et il les avait vues se produire chez d'autres personnes affligées de maladies mentales. Il leur faisait une large part; il tenait compte, également, de cette modification essentielle survenue dans les chimères dont se repaissait Anne Catherick, modification qui devait réagir, sans doute, sur son attitude et l'expression de sa physionomie.

Néanmoins, il se trouvait encore embarrassé, de temps en temps, par certaines différences qu'il remarquait entre la malade qui s'était évadée de chez lui et cette même malade depuis qu'on la lui avait ramenée. Par leur minutie même, ces différences échappaient à la description. Il ne saurait constater, naturellement, aucun changement essentiel ni dans sa taille, ni dans ses formes, ni dans son teint, pas plus que dans la nuance de sa chevelure

et de ses yeux, ou dans le galbe de son visage.

Le changement survenu consistait en quelque chose dont il avait conscience plutôt qu'il ne le voyait. En somme, ce cas particulier avait offert, dès le début, un caractère énigmatique, et le problème nouveau n'était qu'un embarras ajouté à beaucoup d'autres.

On exagérait en disant que cette conversation eut pour résultat de préparer, même en partie, l'esprit de miss Halcombe à ce qu'il allait survenir. Cependant, un très-sérieux effet se trouva par là produit sur elle. Elle se sentait complètement énervée par tant d'ambiguïtés mystérieuses, qu'elle fut quelque temps à se remettre assez pour pouvoir accompagner le directeur de l'hospice jusqu'à cette portion des bâtiments où étaient confinées tous les malades.

Informations prises, il se trouva que la prétendue Anne Catherick prenait en ce moment quelque exercice dans les terrains clos dépendants de l'établissement. L'une des gardiennes s'offrit à y conduire miss Halcombe, le propriétaire de l'hospice se voyant retenu, pour quelques minutes, par un incident qui réclamait son intervention, et s'engageant du reste à rejoindre bientôt, dans l'enclos, la visiteuse dont il s'était constitué le "cicerone."

La gardienne en question mena miss Halcombe dans une partie assez reculée du domaine, lequel était distribué avec un certain goût; et, après avoir regardé de côté et d'autre, elle finit par tourner dans une allée de gazon percée entre deux taillis. Environ à mi-chemin de cette pente verte, deux femmes approchaient lentement. La gardienne les désigna de la main, et dit: — Voici Anne Catherick; madame, avec la personne spécialement chargée d'elle. Cette personne répondra aux questions que vous voudrez bien lui faire... Et là-dessus, la gardienne partit, rappelée par les devoirs que la règle de la maison lui imposait.

Miss Halcombe avançait de son côté, les femmes avançant de leur. Quand elles ne furent plus séparées que par une douzaine de pas, l'une des deux femmes s'arrêta un instant, dévorant du regard la dame étrangère, puis elle échappa brusquement à l'étreinte de la gardienne qui la tenait par le bras, et, l'instant d'après, se jeta sur la poitrine de miss Halcombe. A ce moment-là même, miss Halcombe reconnut sa soeur; elle reconnut la morte-vivante ! Fort heureusement pour le succès des mesures adoptées plus tard, la gardienne seule assistait à cette rencontre. C'était une femme jeune encore; elle se trouva si émue, qu'au premier moment il lui fut impossible d'intervenir. Lorsqu'elle rede vint disponible, tous ces services furent requis par l'état de miss Halcombe, que l'ébranlement de cette découverte imprévue, avait un instant, trouvée trop faible, et qui avait perdu connaissance.

Cependant, après quelques minutes passées à l'air frais qui courait sous les arbres, son courage, son énergie naturelle lui vinrent en aide, et son empire sur elle-même lui fut assez rendu pour qu'elle pût comprendre à quel point sa présence d'esprit était nécessaire au salut de sa malheureuse soeur.

Elle obtint d'abord la permission de causer seule avec la malade, moyennant que la gardienne ne les perdrait de vue ni l'une ni l'autre. Ce n'était pas le moment des éclaircissements et des questions; — miss Halcombe devait, avant tout, tâcher de faire comprendre à sa soeur la nécessité de se modérer, de se contenir et lui garantir à ce prix un secours prochain, une délivrance immédiate.

La perspective d'une évasion à obtenir, en suivant les conseils de sa soeur, suffit pour apaiser lady Glyde et lui rendre intelligible ce qu'on espérait d'elle. Miss Halcomberevint ensuite vers la gardienne, entre les mains de qui elle versa sur-le-champ tout l'or qu'elle avait dans ses poches (trois "sovereigns"), en lui de-

mandant où et quand elle pourrait lui parler sans témoins.

Cette femme, tout d'abord, se montra surprise et méfiante. Mais quand miss Halcombe l'eut assurée qu'il ne s'agissait que de quelques questions à lui faire, à tête reposée et non dans un moment d'agitation comme celui-ci, et que, du reste, on ne songeait à rien lui demander de contraire à son devoir, elle consenti à garder l'argent et assigna — pour la prochaine entrevue — la journée du lendemain, sur les trois heures de l'après-midi. Elle pourrait alors, après le dîner des malades, se dérouter pendant une demi-heure, et viendrait trouver la dame, dans un endroit assez retiré, à l'extérieur du grand mur qui abritait au nord l'enclos de l'hospice.

Miss Halcombe eut à peine le temps d'accepter le rendez-vous, et de promettre tout bas à sa soeur des nouvelles pour le lendemain, avant que le propriétaire de l'hospice vint les rejoindre. Il remarqua l'agitation de sa visiteuse, que miss Halcombe rejeta sur l'émotion produite en elle, à première vue, par l'aspect d'Anne Catherick. Elle prit ensuite congé, aussitôt que possible, — c'est-à-dire aussitôt qu'elle se sentit le courage de s'arracher à la présence de sa malheureuse soeur.

Il ne fallut pas beaucoup de réflexions, — quand la faculté de réfléchir lui fut revenue, — pour la convaincre que toute tentative afin d'établir l'identité de lady Glyde et d'obtenir sa délivrance par des moyens légaux devait entraîner, même en cas de succès, un délai qui pouvait être fatal à la raison de sa soeur, déjà fort ébranlée par les horreurs de la situation qu'une horrible trahison lui avait faite. Quand miss Halcombe revint à Londres, elle était déjà décidée à pratiquer, avec la gardienne, l'évasion secrète de lady Glyde.

Elle alla trouvé immédiatement son agent de change, et réalisa tout son petit avoir, placé dans les fonds publics; c'est

tout au plus s'il montait à sept cents livres sterling. Résolu, s'il fallait, à donner en échange de la liberté de sa soeur le dernier "farting" qu'elle eût au monde, elle repartit le lendemain, portant sur elle en billets de banque la somme entière pour ce rendez-vous qu'elle avait à l'extérieur des murs de l'hospice.

La gardienne s'y trouva. Miss Halcombe n'en vint à traiter le sujet qui l'amenaient qu'avec toutes sortes de précautions, et après cent questions préliminaires. Elle apprit ainsi, entre autres détails, que la gardienne autrefois chargée de veiller sur la véritable Anne Catherick avait été regardée comme responsable de l'évasion de cette malade (bien qu'elle n'eût encouru à ce sujet aucun blâme), et qu'elle en avait été punie par la perte de sa place. La même pénalité serait encourue, ajoutait-on, par la personne qui donnait ces détails, si celle qu'on croyait être Anne Catherick venait à s'évader encore; or, dans ce cas particulier, la gardienne était spécialement intéressée à conserver son emploi, un mariage était convenu pour elle. Les deux futurs attendaient, pour en finir, d'avoir pu réaliser en commun deux ou trois cents livres sterling d'économies, nécessaires aux débuts d'un petit commerce qu'ils voulaient monter ensemble. Le salaire de la gardienne était élevé; en mettant sou sur sou les épargnes qu'elle pouvait faire, sa part de communauté devait se réaliser au bout de deux ans.

Ce fut de là que partit miss Halcombe. Elle fit savoir à la gardienne que la prétendue Anne Catherick lui tenait de près par les liens du sang; que son emprisonnement à l'hospice était le résultat d'une méprise fatale; qu'en se prêtant à les rendre l'une à l'autre, la gardienne ferait une bonne action, une oeuvre chrétienne. Et alors, avant qu'elle eût eu le temps de soulever la moindre objection, miss Halcombe, tirant de son portefeuille quatre billets de cent livres chacun, les offrit à cette femme comme compensation des

risques qu'elle avait à courir, et de sa place si cette place venait à lui être enlevée.

La gardienne hésita, mais par pur étonnement; elle ne croyait pas à la proposition. Miss Halcombe insista fortement pour la convaincre.

— Vous ferez une bonne action, répétait-elle. Vous viendrez en aide à la femme la plus injustement traitée et la plus malheureuse qui soit au monde. Pour récompense, votre dot est faite. Amenez-moi ici, saine et sauve, la personne en question; et avant de réclamer aucun droit sur elle, j'aurai fait passer ces billets de banque dans vos mains.

— Me donnerez-vous, demanda la femme, une lettre où ces mots-là même seront écrits, et que je pourrai montrer à mon fiancé quand il me demandera comment j'ai gagné l'argent?

— J'apporterai avec moi cette lettre, écrite et signée d'avance, répondit miss Halcombe.

— Alors j'en courrai les risques, dit la gardienne.

— Et quand?

— Pas plus tard que demain...

Il fut rapidement convenu entre elles que miss Halcombe reviendrait le lendemain matin, de bonne heure, et qu'elle se tiendrait hors de vue, sous les arbres, — ayant toujours soin, cependant de rester le plus près possible de cet endroit retiré qu'abritait le mur du nord. La gardienne ne pouvait pas dire d'avance à quelle heure au juste on devait s'attendre à l'y voir arriver, la prudence exigeant qu'elle-même guettât l'occasion et se laissât guider par les circonstances. Elles se quittèrent, après s'être ainsi entendues.

Avant dix heures, le matin suivant, miss Halcombe était à son poste avec la lettre et les billets de banque qu'elle s'était engagée à remettre. Elle attendit plus d'une heure et demie. Ce temps expiré, la gardienne tourna, d'un pas rapide, l'angle du mur, amenant par le bras

lady Glyde. Miss Halcombe, à l'instant même où elles se rejoignirent, lui glissa dans la main les billets de banque et la lettre ; — les deux soeurs étaient désormais réunies.

La gardienne, par une mesure de prévoyance très bien entendue, avait fait revêtir à lady Glyde un voile, un chapeau pris dans sa propre garde-robe. Miss Halcombe ne la retint que le temps nécessaire pour lui suggérer un moyen de détourner les poursuites, et de leur donner une fausse direction lorsque l'évasion viendrait à être découverte par les gens de l'hospice.

Cette femme devait rentrer dans l'établissement ; raconter, de manière à être entendue par les gardiennes, qu'Anne Catherick s'était informée tout récemment de la distance entre Londres et le Hampshire ; puis elle attendrait au dernier moment, et alors, quand la découverte serait inévitable, elle donnerait elle-même l'alarme sur la disparition de sa malade.

Les prétendues questions sur le Hampshire, communiquées au propriétaire de l'établissement, le conduiraient à penser que sous l'influence de cette illusion qui la faisait s'entêter à se donner pour lady Glyde, la fugitive avait dû retourner vers Blackwater-Park ; les premières poursuites seraient alors dirigées de ce côté.

La gardienne consentit d'autant plus volontiers à suivre ce mot d'ordre, qu'il lui offrait la chance de n'encourir, en restant à l'hospice, aucun châtement plus grave que la perte de sa place, et de conserver, à tout le moins, un semblant d'innocence. Elle rentra immédiatement dans la maison, et miss Halcombe se hâta de ramener sa soeur à Londres. Dans l'après-midi du même jour, elles prirent le train de Carlisle, et sans aucun obstacle, sans aucun accident, arrivèrent, le soir à Limeridge.

Pendant la dernière moitié, de leur voyage, elles se trouvèrent seules dans le wagon, et miss Halcombe

fut alors à même de rassembler tous ceux des souvenirs du passé que fut en état d'évoquer la mémoire troublée, affaiblie de sa pauvre soeur. L'effrayante histoire du complot tramé contre elle que miss Halcombe obtint ainsi, lui fut donnée par fragments incohérents en eux-mêmes, et entre lesquels existaient d'immenses lacunes.

A partir du moment où elle avait quitté Blackwater-Park, le premier souvenir de lady Glyde était celui de son arrivée à Londres et à la gare du "South-Western-Railway." Elle avait négligé de prendre d'avance, par écrit, la date du jour où elle se mettait en route. Il fallait donc renoncer à toute espérance de fixer cette date importante, soit par son témoignage, soit par celui de mistress Michelson.

A l'arrivée du train au bord du quai, lady Glyde trouva le comte Fosco qui l'attendait. Il parut à la portière du wagon en même temps que l'homme d'équipe qui se présentait pour l'ouvrir. Le train était plus nombreux qu'à l'ordinaire, et un grand désordre s'établit dans la distribution des bagages. Un individu, que le comte Fosco avait amené avec lui, se procura pourtant les caisses de lady Glyde, lesquelles étaient marquées à son nom. Elle partit seule, avec le comte dans une voiture quelconque à laquelle, en ce moment, elle n'avait pas pris garde.

La première question qu'elle fit, en quittant la gare, fut pour s'informer de miss Halcombe. Le comte lui apprit qu'elle n'était pas encore partie pour le Cumberland ; il avait, en y réfléchissant, regardé comme une imprudence de lui faire faire un si long voyage sans qu'elle eut pris, au préalable, quelques jours de repos.

Lady Glyde s'enquit ensuite si sa soeur était chez le comte. Elle ne se rappelait pas au juste la réponse faite à cette question ; une seule impression distincte lui en était restée ; c'est que le comte lui avait déclaré qu'il l'emmenait voir miss Halcombe. Lady Glyde connaissait Londres

tellement peu, qu'elle ne pouvait alors se rendre compte des rues par lesquelles ils passaient. Pourtant ils ne quittèrent jamais les voies publiques, et ne traversèrent ni parcs, ni endroits plantés.

Lorsque la voiture s'arrêta, ce fut dans une petite rue, derrière un "square" ; — un "square" où il y avait des magasins, des édifices publics et beaucoup de monde. D'après ces indications (données par lady Glyde avec toute sa certitude), il paraît bien évident que le comte Fosco ne l'avait point conduite à la résidence qu'il occupait dans Saint-John's Wood.

Ils entrèrent dans une maison, et montèrent dans une chambre du fond, située au premier ou au second étage. Les bagages avaient été soigneusement apportés. Une servante avait ouvert la porte ; un homme, ayant une barbe noire et une physionomie étrangère, s'était trouvé dans le vestibule, et leur avait très-poliment indiqué par où ils devaient monter. Répondant aux questions de lady Glyde, le comte l'assura que miss Halcombe était dans la maison, et qu'on allait immédiatement l'avertir de l'arrivée de sa soeur.

L'étranger et lui sortirent alors ; lady Glyde resta seule dans la chambre. Cette pièce assez pauvrement meublée, paraissait servir de salon, et donnait sur les derrières de quelques maisons.

Un grand calme régnait en cette endroit : on n'entendait sur les escaliers ni monter ni descendre ; un seul bruit arrivait aux oreilles de lady Glyde, celui de quelques voix d'hommes, sourdes et basses, qui lui semblaient parler au-dessous d'elle. Elle n'était pas seules depuis bien longtemps, lorsque revint le comte expliquant que miss Halcombe reposait pour le moment et ne pouvait être réveillée avant un certain délai. En même temps que le comte, était entré dans la chambre un gentleman (un Anglais), qu'il avait demandé la permission de présenter à lady Glyde, comme un ami à lui.

Après cette présentation extraordinaire,

— dans le cours de laquelle, autant que lady Glyde pouvait s'en souvenir, aucun nom n'avait été mentionné, — elle demeura seule avec l'étranger. Il se montra d'une politesse parfaite, mais l'étonna et la troubla par quelques questions bizarres, qu'il lui adressa sur elle-même, et par le regard qu'il attachait sur elle, tout en lui posant ces questions.

Après être resté auprès d'elle durant peu d'instant, il sortit à son tour, et, après une ou deux minutes, un second inconnu, — un Anglais lui aussi, — se présenta devant lady Glyde. Celui-ci se donnait comme un autre ami du comte Fosco ; comme l'autre, il la regardait d'une façon étrange ; comme l'autre, il lui adressa des questions qu'elle ne s'expliquait pas, ne l'interpellant d'ailleurs jamais par son nom ; comme l'autre, enfin, il se retira au bout de peu d'instant.

En ce moment elle commençait à ressentir de telles craintes, pour son propre compte et pour celui de sa soeur, qu'elle songeait à se hasarder dans les escaliers pour aller en bas demander protection et assistance à la seule femme qu'elle eût encore vue dans la maison, — la servante qui lui avait ouvert la porte.

Comme elle se levait de son fauteuil, le comte rentra dans la chambre.

Dès qu'il parut, elle lui demanda avec inquiétude combien il devait encore s'écouler de temps avant qu'elle pût voir sa soeur. Tout d'abord, il ne lui fit qu'une réponse évasive ; mais, comme elle le pressait, il reconnut, avec une répugnance apparente, que miss Halcombe n'était pas à beaucoup près aussi bien portante que sa soeur avait pu le croire jusqu'alors.

L'accent et l'attitude du comte, tandis qu'il répondait en ces termes, alarmèrent si fort lady Glyde, ou pour mieux dire accrurent à ce point le malaise pénible occasionné en elle par la présence énigmatique des deux inconnus, qu'une faiblesse soudaine s'empara d'elle, et qu'il lui fallut demander un verre d'eau. Le

comte, courant à la porte, commanda de l'eau et un flacon de sels. Le tout fut apporté par l'étranger à longue barbe.

L'eau dont lady Glyde essaya de boire, avait un goût si étrange que sa faiblesse s'en trouva plus aggravée ; et, saisissant en toute hâte le flacon de sels dans la main du comte Fosco, elle le voulut respirer. A l'instant même un étourdissement la prit. Le comte retint le flacon qu'elle allait laisser tomber, et la dernière impression un peu nette dont elle eut conscience, c'est qu'il avait replacé, maintenu ce flacon sous ses narines.

A partir de là, on n'obtenait plus d'elle que des ressouvenances confuses, s'offrant par lambeaux, et difficiles à concilier avec une probabilité tant soit peu raisonnable.

Ses propres impressions étaient qu'un peu plus tard, dans la soirée, elle avait

repris connaissance ; et qu'après cela (donnant suite aux arrangements projetés à Blackwater-Park), elle était allée chez mistress Vesey ; qu'elle y avait pris le thé ; qu'elle y avait passé la nuit.

Du reste, il lui était impossible de dire à quelle heure, comment, en quelle compagnie elle avait quitté la maison où le comte Fosco l'avait conduite. Mais elle n'en persista pas moins à déclarer qu'elle était allée chez mistress Vesey, et — circonstance plus extraordinaire encore, — qu'elle avait été servie, déshabillée, mise au lit par mistress Rubelle !

Le souvenir, gardé par elle, de ce qui lui était arrivé le lendemain matin, plus vague encore et plus décousu, n'offrait aucune espèce de consistance.

Elle avait comme une idée confuse d'être sortie en voiture (sans pouvoir dire à

quelle heure) avec le comte Fosco et, de rechef, avec mistress Rubelle en guise de suivante. Mais elle ne pouvait dire ni quand ni pourquoi elle avait quitté mistress Vesey ; elle ne savait pas davantage dans quelle direction la voiture avait marché, ni où elle l'avait descendue, ni si le comte et mistress Rubelle étaient restés avec elle, pendant toute la durée du voyage.

A cet endroit, son triste récit subissait une lacune abolue. Elle n'avait plus à communiquer aucune impression, même des plus légères ; elle ne s'étaient pas rendu compte s'il s'était passé alors un ou plusieurs jours avant, qu'elle revint brusquement à elle, dans un endroit inconnu, où elle se retrouva entourée de femmes qu'elles voyait toutes pour la première fois de sa vie. (à suivre)

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine par suite des Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement ;

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

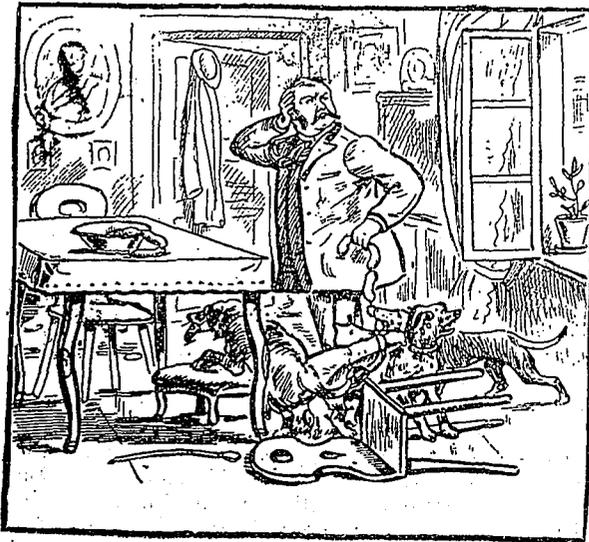
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

## DEVINETTES



Mais où est donc l'ennuyeux racleur de violon que j'entends ?



Midi et pas un hôte d'arrivé.—Pardon, il y en a un assis, là, ne le voyez-vous pas ?



Où est ce cocher que j'attends depuis si longtemps ?

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE  
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES  
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH  
COURTIER EN VALEURS  
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE  
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION  
COLLECTION DES  
*Principaux Romanciers*  
FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.  
Grand choix d'ouvrages d'occasion.

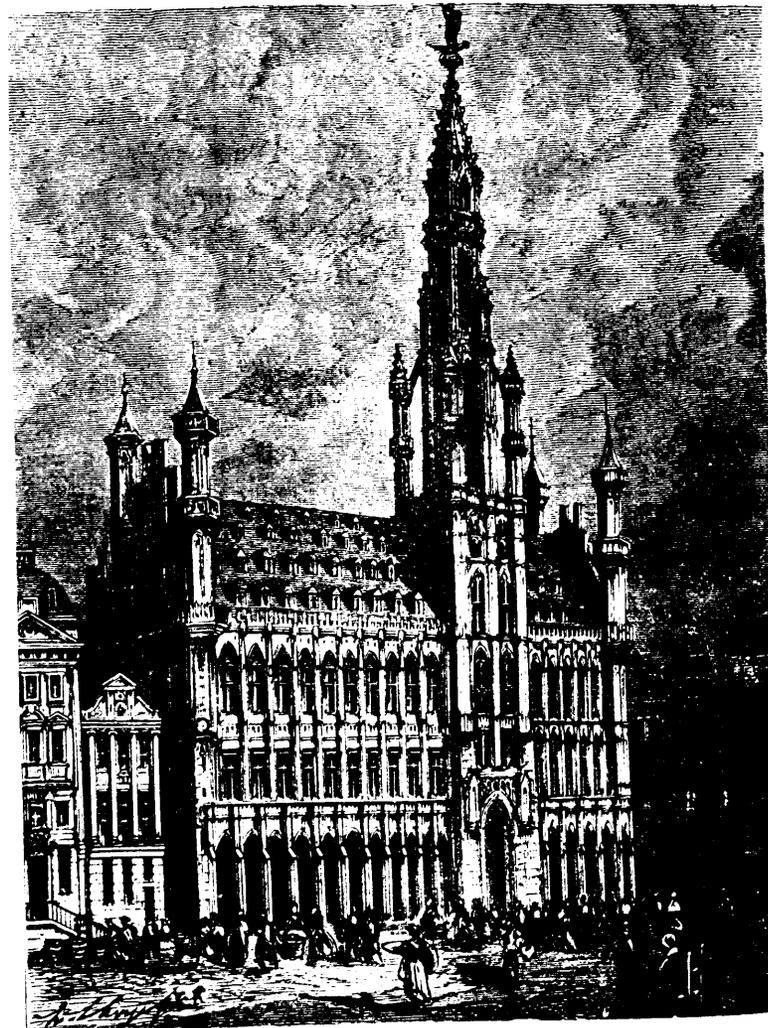
SPÉCIALITÉ de LIVRES CANADIENS  
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,  
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696

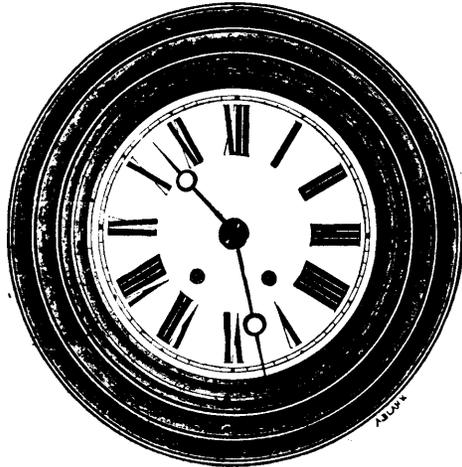
1617 RUE NOTRE-DAME



Hôtel-de-ville de Br

elgique.

**HORLOGES! HORLOGES!**



**N'ACHETEZ PAS** 

**❖ VOS HORLOGES** 

+++++  
AVANT D'AVOIR VU NOTRE  
ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un  
choix considerable de

**HORLOGES MUSICALES,  
HORLOGES DE FANTAISIE,  
REVEIL-MATINS**

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seu

**The AMERICAN CLOCK Co.**  
No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel  
MONTREAL

**APPEL AU CLERGE**

A VENDRE

AU PROFIT DE 

**LA COLONISATION**

(Pour un missionnaire)

**18 BEAUX TABLEAUX**

A L'HUILE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

**IMPRIMERIE BILAUDEAU**

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES,  
BROCHURES,  
JOURNAUX,  
REVUES, ETC.

**SPECIALITE :**

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,  
Gerant.

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-l

Seuls AGENTS au CANADA :

**LAPORTE MARTIN & CIE**

Epiciers en Gros - MONTREAL.

**LANGELIER & CIE**

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

**ARGENT A PRETER**

*Sur billets, hypothèques, etc. etc.*

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.